

F. Sorlier 1000 f.

Femina

NUMERO 23.

Abonnements annuels : France, 12 fr. — Etranger, 20 fr.

1^{er} JANVIER 1902.

Édition spéciale avec 24 patrons et 48 ouvrages de dames : France, 18 fr., Etranger, 30 fr.



(Photo Paul Doyé.)

RUCKERT & CO. 52

M. ET M^{me} PAUL DESCHANEL.

Après son déjeuner et avant la séance de la Chambre des Députés, M. Paul Deschanel et sa jeune et charmante femme font souvent une promenade à pied dans les rues de Paris. C'est au cours d'une de ces promenades que Femina a eu la bonne fortune de les rencontrer et de prendre l'intéressante photographie que nous publions aujourd'hui. (Voir l'article pages 4 et 5.)

77/323



MAIS ce ne sera jamais prêt, maman! soupira Louise. M^{me} La Murelle laissa tomber sur sa fille un regard d'interrogation malicieuse. « Tu crois, ma petite, dirent clairement les beaux yeux gris. Ah! tu crois cela? Et d'où te vient, s'il te plaît, cette inquiétude subite, ce matin? » Et le pâle visage, où des rides fines inscrivait l'âge, sous les bandeaux encore bruns, exprima une dignité surprise : — « Vraiment, ce ne serait jamais prêt! comme si, jusqu'à ce jour, tout n'avait point fonctionné, à l'heure, à la minute exacte! comme si un ménage, tenu depuis trente ans par M^{me} La Murelle, Dieu sait avec quels soins! n'était point le modèle des ménages!... » Mais un bon sourire corrigeait ce que les traits de l'excellente femme pouvaient marquer d'amour-propre offensé, et ce sourire signifiait : — « Ah! petite masque! je sais bien pourquoi vous vous tracassez tant, ce matin. »

— Mais maman, reprit Louise, il y a encore la table à mettre! Il est dix heures et demie, je ne suis pas habillée, et le train arrive à onze heures trente-sept.

— Peste! fit M^{me} La Murelle. On croirait entendre un indicateur... Qu'est-ce que vous avez à rougir comme cela, mademoiselle?...

Louise, dont la jolie frimousse, — on eut dit une petite églantine des haies, tant elle était frêle et fraîche, — avait brusquement rosé, en prononçant l'heure d'arrivée du train, devint pourpre. Elle sentit, jusque derrière ses oreilles, l'afflux du sang la brûler. Un tourbillon d'idées la ballotta : « Onze heures trente-sept; c'est vrai, j'ai l'air d'avoir consulté l'indicateur, d'attendre quelqu'un... Au fait, soyons franche, est-ce que je n'attends pas quelqu'un?... Non! » Mais une voix lui souffla : « Si! » et alors, comprenant que son visage entier devait être incarnat, elle eut une envie brusque, irraisonnée, de fondre en larmes.

Mais, gentiment, la mère faisait semblant de ne pas voir.

— Eh! bien, va t'habiller, mon enfant.

D'un clin d'œil furtif, elle regarda Louise se hâter vers la porte, sa taille ronde, — une petite femme, ma foi! — disparaître; et pensive, elle s'absorba dans le monotone spectacle de l'avenue, royale et vide, depuis la grille du palais lointain, jusqu'à la butte de Picardie, aux sombres masses dorées des bois, qui entourent Versailles.



M^{me} La Murelle était une mère sagace. Elle assistait, depuis cinq ans, à la crise de croissance que traversait Louise, cette crise de la quinzième à la vingtième année, pendant laquelle se déploient, grandissent les ailes légères du papillon. Et sans jamais les froisser elle-même, elle avait su leur éviter tous les froissements de la vie. Durant cette constante et lente transformation, où, dans le cœur de la jeune fille éclôt celui de la femme, elle avait fait en sorte que quelqu'un n'eût jamais à souffrir, sa fille.

Plusieurs fois déjà elle avait bien vu, à certaines rencontres, à des troubles fugitifs, que le sentiment profond pour lequel toutes les femmes sont nées ne tarderait guère à s'éveiller en Louise. Mais jamais encore la probabilité d'une entente de goûts, d'une union d'êtres, ne lui était apparue aussi précise que depuis ces deux mois passés au bord de la mer, chez des amis, aux Sables-d'Olonne. On avait rencontré là un M. Derblay, un jeune archiviste; sa personne, sa situation, la famille, vraiment, M^{me} La Murelle se l'était avoué tout de suite, il n'y avait rien à redire. Il était évidemment très bien, ce garçon, pas vilain; très intelligent. Aussi voyait-elle sans ennui Louise peu à peu changer, et de longues rêveries sauter à des heures soudaines d'agitation. — « Mais qu'est-ce que tu as? Tu ne peux plus rester en place? » Et elle n'attendait point la réponse, souriait en elle-même à cette délicieuse aurore de joie...

Elle laissa retomber le rideau de dentelle.

— Onze heures! fit-elle, les yeux à l'horloge. Diable, il faut pourtant que M. Derblay trouve la table mise.

Tandis que sous les mains prestes d'une vieille servante et sous les regards attentifs de M^{me} La Murelle, nappe, couverts, argenterie et compotiers, surgissaient du buffet et s'alignaient en bel ordre, Louise, dans sa chambre, tapait du pied, s'impatientsait. Épingles, nœuds, coiffure, aujourd'hui rien ne marchait. « Il va me trouver affreuse! » soupirait-elle. Et la rose et pimpante image que son miroir lui renvoyait, avec ces yeux brillants comme des diamants noirs, ce nez moqueur, ce front blanc sous l'or des frisons légers, loin de la consoler, la désola. Comme elle avait attendu cette journée! Quel plaisir elle s'était promis de la partie, organisée là-bas, aux Sables : M. Derblay viendrait déjeuner, puis les conduirait au château. Il paraît qu'il connaissait si bien toute l'histoire; il leur montrerait les coins inconnus, ceux que le public ordinaire ne visite pas, qu'elle-même jusqu'ici n'avait jamais eu la curiosité de voir, et pour lesquels elle se sentait prise, puisque lui s'y intéressait, d'un intérêt subit... Un coup de sonnette la fit tressaillir. Toute son assurance tomba; un dernier regard vers la glace acheva de la désespérer, et en même temps elle avait envie de rire, car cette petite

personne, à qui elle tira la langue, c'était elle-même, et pourtant une autre, une Louise nouvelle, qu'elle ne reconnaissait pas.

Au salon, Jacques Derblay se levait, lui tendait, après une hésitation, la main. Et de même que Louise ne se retrouvait plus, il lui sembla voir, en ce monsieur qui rentrait ainsi dans son existence, — grand, brun, distingué, si timide qu'il en était intimidant, — presque un étranger, du moins quelqu'un de si différent de celui avec qui, aux Sables, elle se promenait, causait familièrement... Leur rapprochement, dont elle avait imaginé tant de plaisir, lui causait une espèce de gêne, où elle s'attristait de découvrir une froideur, qu'elle seule, par une singulière interprétation des choses, créait.

Le déjeuner, d'abord, lui parut triste. Mais M. Derblay mettait une bonne grâce si naturelle à animer la conversation, M^{me} La Murelle, avec une intuition délicate, s'employa si bien, qu'au dessert le malentendu était dissipé. Louise parlait à Jacques comme à un vieil ami; ou bien elle l'écoutait parler, avec ravissement. Et les plus futiles mots étaient pour elle chargés de sens merveilleux et secrets.

Ce fut, à travers les salles du château vide et les allées pompeuses du parc, dans le recueillement de ce Versailles magique, une courte, et pourtant longue, une très douce après-midi. M^{me} La Murelle et Louise suivaient Jacques; prises à sa science ingénieuse et discrète, elles s'émerveillaient de le voir parcourir avec une telle sûreté ces bâtiments et ces jardins immenses, dont pas un coin ne lui était inconnu. A la voix du jeune homme, tout le passé, deux siècles d'élégance et de gloire se levèrent. Louise, émue, errait à travers un dédale de victoires et d'amours, et sous les plafonds dorés des chambres grandioses, dans le réduit des Petits Appartements tout embaumés de souvenirs, à travers les parterres et les bosquets déserts, où la splendeur de l'automne s'alliait à la mélancolie de l'histoire, elle se sentait emportée, avec Jacques, parmi la ronde des héros et des héroïnes, cortège invisible et présent.

Lorsqu'elle sortit du parc au soleil couchant, par la grille du bassin de Neptune, Louise ralentit le pas. Devant elle, à côté de sa mère, marchait M. Derblay. En ce bref instant elle se reprit, réfléchit. Toute la journée, il avait été bon, simple, amical. Mais rien, après tout, ne prouvait qu'il l'aimât. De nouveau Louise fut saisie d'une froideur et d'un malaise; elle se sentit à mille lieues, seule, perdue... Et comme à cet âge une extrême puérilité s'allie aux profonds sentiments, elle se déclara, brusquement, qu'une alternative irrévocable allait décider de sa vie. S'il se retournait, eh bien! c'est qu'il l'aimait. Sinon, tout était fini... M. Derblay ne se retourna pas.

Louise, furieuse, suivait en silence, le nez baissé. Elle faillit se cogner dans le dos de sa mère. M^{me} La Murelle venait de s'arrêter, devant la vitrine d'un antiquaire.

— Tiens! Louise, regarde donc! Ton secrétaire est toujours là.

C'était un joli meuble du temps de Louis XVI, très sobre, en acajou, à filets de cuivre, et que souvent elle avait marchandé, Louise désirant compléter ainsi sa chambre.

— Je n'en ai plus envie, déclara-t-elle, d'un ton amer.

M^{me} La Murelle la regarda avec étonnement, mais lui ne parut s'apercevoir de rien. Il contemplait la vitrine.

— Vous désirez un secrétaire, mademoiselle? dit-il enfin. Mais il y en a là dedans un bien plus joli! Voyez donc.

Il désignait un autre meuble, Louis XVI également, mais en marqueterie de bois de rose, où un bouquet de citronnier et de violette incrustait, au centre d'un médaillon, ses fleurs fanées.

— Il est charmant, dit Jacques, et bien ancien.

A contre-cœur, Louise suivait sa mère dans la boutique, écoutait avec maussaderie la marchande s'écrier : « Il n'est là que d'hier, il ne restera pas longtemps, beau comme il est, intact, et tout! » Jacques, penché sur le meuble, avait ouvert l'abattant.

— Oh! les mignons petits tiroirs! dit M^{me} La Murelle.

Louise daigna donner un coup d'œil. « Oui, ce secrétaire était ravissant, c'est évident!... Tiens, qu'est-ce fait donc M. Derblay?... Il démonte ce meuble comme si c'était lui qui l'avait fabriqué!... Il connaît donc tout!... Ah! par exemple, c'est trop fort! »

Les deux femmes jetaient un cri. La marchande elle-même s'exclama. Jacques, faisant jouer un secret, que ses doigts découvraient par hasard, venait d'ouvrir, dans le double fond d'un tiroir, une cachette. Une soie ancienne, très pâle, d'un bleu tendre et comme cendré d'argent, apparut.

— Mais il y a un bouquet! murmura Louise.

Et d'un doigt pieux, elle prit, elle éleva trois roses aplaties et séchées, que nouait un ruban de couleur feu.

Il y eut un court silence où tous, avec leurs âmes différentes, songèrent à la tristesse touchante du frère souvenir endormi là. Roses jaunies, mystérieuses reliques, qui exhalaient encore un faible parfum, une âme légère de mort et d'amour. Louise et Jacques, émus, se regardèrent. Ce fut une minute déchirante et divine, où dans la communion du présent, les roses de l'avenir naissaient en eux, de ces douces roses du passé.

— Lequel dois-je prendre? murmura Louise, d'une voix tremblante, en désignant les deux meubles. Et soudain, elle vit le ciel du soir resplendir. Jacques, la main tendue vers le secrétaire au bouquet, disait, d'une voix ferme comme un serment :

— Celui-là.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.



Dans le prochain numéro : un conte de René Maizeroy.

LES ÉTRENNES DE NOS ABONNÉES

Un collier de perles de 10 000 fr. — L'abonnement remboursé une fois de plus. — Les grands " Concerts Femina ". — Un Portrait gratuit.

Nous avons déclaré le 15 novembre que nous comptons bien ne pas nous arrêter dans la voie des améliorations et des « surprises » ; nous comptons en offrir encore longtemps à nos lectrices et à nos abonnées. Aujourd'hui, c'est à nos abonnées que nous nous adressons plus spécialement, persuadés que nos lectrices saisiront cette occasion unique de s'abonner à *Femina*. A dater d'aujourd'hui, toute nouvelle et ancienne abonnée de *Femina* pourra, en effet :

- 1° Courir la chance, une fois par an, de gagner un bijou d'une valeur de dix mille francs ;
- 2° Recevoir un assortiment de parfumerie de luxe représentant le montant intégral de l'abonnement ;
- 3° Assister aux grands concerts que nous allons organiser deux fois par mois chaque hiver.
- 4° Se faire photographier gratuitement par les premiers portraitistes de Paris et des départements.

Expliquons-nous :

1° Nos Concours annuels.

(Réservés exclusivement à nos abonnées d'un an.)

binaison, que nous croyons ingénieuse, le sujet de notre concours sera à la portée de toutes, des grandes et des petites, et offrira toutes les garanties d'impartialité désirables.

Le règlement de ce premier concours sera publié dans notre prochain numéro.

Nous espérons que nos abonnées se rendront compte, par le soin que nous avons mis à élaborer le règlement, de notre désir de faire un concours sérieux afin que le magnifique collier de perles que nous reproduisons ci-contre (et qui constitue un prix auquel les abonnées des journaux féminins ne sont guère habituées) soit véritablement gagné par celle des concurrentes qui l'aura mérité.

Une fois par an nous organiserons pour nos abonnées d'un an un grand concours dont le prix unique sera un bijou de dix mille francs.

Le premier de ces concours sera ouvert le 15 janvier. Il sera clos le 15 avril à minuit.

Le prix en sera un collier de perles de 10 000 francs, sortant d'une des premières maisons de la rue de la Paix : MM. Lacluche frères ; ce collier est du reste exposé à partir de ce jour dans les vitrines de MM. Lacluche qui se mettent même à l'entière disposition de nos abonnées pour le leur montrer. Grâce à une com-

et les frais (étranger, 6 fr.).

Quant à nos anciennes abonnées, elles peuvent d'ores et déjà nous envoyer le montant de leur renouvellement, en ajoutant également 3 fr. 50 pour le coffret et les frais (étranger, 6 fr.).

Nous croyons devoir ajouter que nous ne pouvons délivrer plus d'un coffret de parfumerie par abonnée. Celles de nos abonnées qui en désiraient plusieurs peuvent s'adresser directement à la maison Henry, à la Pensée qui leur enverra le coffret et la parfumerie moyennant 15 fr. 50.

Avis Important. — A Paris, les abonnées pourront retirer leur coffret, à partir du 15 janvier 1902, chez Henry à la Pensée, sur un Bon que nous leur délivrerons dans nos bureaux contre 3 fr. 50. Les expéditions pour les départements et l'étranger commenceront également le 15 janvier.

Avis Important. — A Paris, les abonnées pourront retirer leur coffret, à partir du 15 janvier 1902, chez Henry à la Pensée, sur un Bon que nous leur délivrerons dans nos bureaux contre 3 fr. 50. Les expéditions pour les départements et l'étranger commenceront également le 15 janvier.

Collier de perles, valeur 10.000 fr.
Prix de notre Grand Concours 1902.

2° L'Abonnement remboursable.

(Pour nos anciennes abonnées d'un an renouvelant leur abonnement et pour nos nouvelles abonnées d'un an.)

Quand nous avons lancé *Femina*, nous avons annoncé que nous ne rembourserions le montant de l'abonnement que pendant la première année.

Telle était en effet notre intention. Mais nos abonnées ont montré à notre égard une telle sympathie, elles nous ont fait une si active propagande que les règles les plus primordiales de la reconnaissance nous obligent à faire un nouveau et lourd sacrifice.

Nous sommes donc heureux d'annoncer aujourd'hui que non seulement nous continuerons cette année à rembourser nos nouvelles abonnées, mais encore que nous rembourserons aussi nos anciennes abonnées (qui ont déjà cependant reçu un cadeau) renouvelant leur abonnement pour un an.

Le cadeau nouveau que nous offrons ainsi à toutes nos abonnées ne manquera pas d'être accueilli avec enthousiasme. C'est un assortiment complet de parfumerie sortant d'une maison dont le nom est synonyme d'élégance et de parisianisme : Henry, à la Pensée.

Voici le détail de cette nouvelle prime gratuite :

| | |
|--|-----------------|
| Un savon superfin à la violette, valeur..... | 1 fr. 50 |
| Une boîte poudre de violette pour sachets, valeur..... | 1 fr. 25 |
| Une boîte poudre de neige adhérente et invisible..... | 2 fr. 50 |
| Un flacon extrait superfin de violette pour le mouchoir..... | 3 fr. 50 |
| Un flacon eau de Cologne ambrée..... | 2 fr. 25 |
| Un sachet superfin à la violette..... | 1 fr. |
| | <hr/> 12 fr. 00 |

Ces produits d'une finesse exquise seront renfermés dans un ravissant coffret art nouveau avec fers dorés façon peau de cygne. Une fois les produits de parfumerie utilisés, ce coffret pourra très facilement se transformer en une délicieuse boîte à gants.

Nous publions du reste ci-contre la photographie du coffret ouvert et fermé.

Pour recevoir l'assortiment de parfumerie ci-dessus, nos nouvelles abonnées d'un an n'ont qu'à nous envoyer le montant d'un abonnement d'un an en y joignant 3 fr. 50 pour le coffret



Prime parfumée offerte gratuitement par Femina à ses abonnées d'un an.

3° Les Grands " concerts Femina ".

(Réservés à nos abonnées d'un an.)

Nos abonnées pourront aussi assister gratuitement aux grands concerts bimensuels que nous allons organiser pendant tout l'hiver sous la direction des grands éditeurs de musique Enoch et Cie.

Ces concerts auront lieu deux fois par mois, le vendredi, de trois à cinq heures, dans le seul cadre qui puisse convenir à notre élégante clientèle : la salle des Fêtes de l'Automobile-Club de France, place de la Concorde.

Les plus grands artistes de Paris ont bien voulu nous promettre leur concours. Citons-en quelques-uns :

Compositeurs interprétant leurs œuvres. — M^{mes} C. Chaminade, Cécile Dufresne, Gabrielle Ferrari, Augusta Holmès, Jane Vieu, Wanda Landowska. — MM. Georges Enesco, Alexandre Georges, Charles Levadé, M. Moszkowski, etc.

Cantatrices mondaines. — M^{me} la comtesse de Maupéou. — M^{me} Gabrielle Mannheim.

Cantatrices des Théâtres et des Grands Concerts. — M^{me} Rose Caron, de l'Opéra. — M^{me} Héglon, de l'Opéra. — M^{me} Georgette Leblanc, de l'Opéra-Comique. — M^{lle} Mathieu d'Ancy, des Concerts Colonne. — M^{me} Molé-Truffier, de l'Opéra-Comique. — M^{me} Ribeyre, des Concerts du Conservatoire. — M^{me} Jeanne Raunay, de l'Opéra-Comique. — M^{lle} Gaëtane Vicq, des Concerts Lamoureux. — M^{me} Charlotte Wvns, de l'Opéra-Comique.

Chanteurs. — MM. Delmas, Fournets, Noté, de l'Opéra. — MM. Clément, Jean Périer, de l'Opéra-Comique. — MM. Lorrain, Mauguère, Paul Pecquery, Paul Seguy.

Comédie et Monologues. — M^{lle} Du Minil, de la Comédie-Française. — MM. Georges Berr, Coquelin-Cadet, De Féraudy, Truffier, de la Comédie-Française.

Pianistes. — M^{mes} Bou-tet de Monvel, Rose De-pecker, Clotilde Kleeberg, Edmond Laurens, Roger-Miclos, Mania Seguel, Gabrielle Turpin, etc. — MM. Alfred Cortot, Louis Diémer, Édouard Risler, Santiago Riera, Schidenhelm, Lucien Wurmser, etc.

Violonistes. — M^{lle} Charlotte Vormèse. — MM. Jules Boucherit, des Concerts Colonne, Georges Enesco, Albert Geloso, des Concerts Lamoureux, Hayot, des Concerts Lamoureux, Eugène Ysaïe Deszo Lederer, des Concerts Lamoureux, Henri



Coffret contenant la prime parfumée offerte par Femina à ses abonnées d'un an.

Marteau, F. Monge, J.-G. Fennequin, Pierre Sechiari, des Concerts Lamoureux, Jacques Thibaud, des Concerts Colonne, etc.

Violoncellistes. — M^{lle} Galitzine. — MM. L. Abbiate, Loëb, Ronchini, Schidenhelm, etc.

Mandolinistes. — M^{me} Joubert. — MM. J.-A. Carboni, Jules et Alfred Cottin, etc.

Théâtres de genre et café concerts. — M^{mes} Louise Balthy. — J. B. taïlle. — Paulette Darty. — Laurence Deschamps, Marguerite Deval, Odette Dulac, Germaine Gallois, Yvette Guilbert, Félicia Mallet, Myriam Manuel, Anna Thibaud, Marguerite Ugalde. — MM. Paul Delmet, Georges Fragerolle, Fursy, Vincent Hyspa, Maurel, Paul Marinier, Montoya, Jules Moy, Xavier Privas, Polin, Chepfer, Jean Varney.

Spectacles d'ombres. — La Marche à l'Étoile (tableaux de H. Rivière). — Clairs de Lune (tableaux de H. Rivière). — L'Enfant Prodigue (tableaux de H. Rivière). — Le Sphinx (tableaux de Vignola). — Lourdes (tableaux de Uzès). — Jeanne d'Arc (tableaux de H. Callot). — La Marche au Soleil (Épopée de la Mission Marchand). — Le Juif Errant (tableaux de H. Rivière). — La Belle au bois dormant (tableaux de L. Métivet).

Danses anciennes. — M^{lles} Cléo de Mérode, Blanche et Louise Mante, de l'Opéra.

La salle des Fêtes du Club ne contenant que sept cents places assises, voici comment nous procéderons pour satisfaire tour à tour toutes nos abonnées. Les trois cent cinquante premières abonnées qui se présenteront dans nos bureaux avec leur dernier reçu d'abonnement recevront deux places pour le premier concert qui aura lieu le **vendredi 17 janvier**.

Une fois ces trois cent cinquante premières abonnées servies, les trois cent cinquante qui se présenteront ensuite à notre caisse recevront deux billets pour le second concert qui aura lieu le **vendredi 31 janvier** et ainsi de suite.

La même abonnée ne pourra pas dans le courant de l'année assister à plus d'un concert. Nous aurions bien voulu qu'il en fût autrement, mais à l'impossible nul n'est tenu et la salle des Fêtes de l'Automobile-Club n'est pas élastique!

4° Un Portrait gratuit.

(Pour nos anciennes abonnées d'un an renouvelant leur abonnement, et pour nos nouvelles abonnées d'un an.)

Ce n'est pas tout!

Nos abonnées d'un an vont pouvoir, grâce à *Femina*, se faire photographier gratuitement chez le meilleur portraitiste de Paris, de Lyon, de Marseille, de Toulouse, de Bordeaux et de Lille.

En effet, par suite de conventions passées avec les photographes dont nous



(Cliche Prou.)

RÉDUCTION DE NOTRE PORTRAIT GRATUIT (CARTE-ALBUM.)

Toutes nos abonnées pourront se faire photographier chez un des photographes dont nous publions le nom ci-contre.

donnons la liste ci-dessous, nos anciennes abonnées d'un an renouvelant leur abonnement et nos nouvelles abonnées d'un an recevront sur leur demande un bon leur donnant droit à une photographie carte-album.

Nos abonnées de Paris pourront venir retirer ces bons à notre caisse en présentant leur reçu d'abonnement. Nos abonnées des départements n'ont qu'à nous le demander en joignant à leur lettre le numéro de leur abonnement nouveau ou renouvelé et un timbre de 15 centimes pour la réponse.

Voici les noms des photographes avec lesquels nous avons traité :

PARIS : EUG. PIROU, photographe de l'Élysée, 5, boulevard Saint-Germain.

BORDEAUX : PANAJOU frères, Allées de Tourny.

MARSEILLE : NADAR père, 21 rue de Noailles.

TOULOUSE : A. PROVOST, 22, rue Alsace-Lorraine.

LYON : A. JOUGER aîné, 81, rue de la République.

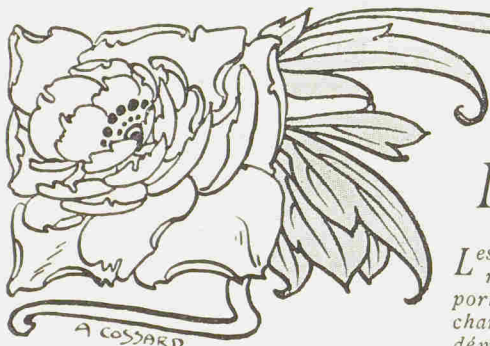
LILLE : DELPIERRE, Square Jussieu.

Voilà les étrennes de nos abonnées.

Et maintenant, en retour, nous leur demandons de nous savoir gré des efforts que nous produisons pour donner satisfaction aux désirs qu'elles nous expriment. Déjà à notre *Supplément de Modes*, qui sera de 4 ou 8 pages, selon la saison et les nécessités de la mode, nous avons ajouté, à leur demande, dans chacun de nos numéros, une page de toilettes, d'une élégance plus simple et plus pratique; en outre du patron découpé gratuit que nous leur donnons chaque mois, nous leur offrons une planche de broderie qui alternera avec un dessin décalquable. Dans un autre ordre d'idées, tout en continuant comme par le passé à les tenir au courant par l'image des dernières actualités mondaines et à publier des articles de magazine illustrés, nous nous efforçons de développer la partie purement littéraire du journal, en nous adressant aux meilleurs écrivains connus. C'est ainsi que nous publions des contes, nouvelles ou romans de MM. Paul Bourget, André Theuriet, Jules Claretie, Paul Hervieu, Marcel Prévost, Henri Lavedan, Paul et Victor Marguerite, Maurice Donnay, Maurice Montégut, etc.

Avions-nous raison de déclarer dernièrement que nous ne comptons pas nous endormir sur nos lauriers? PIERRE LAFITTE et C^{ie}.

P. S. — Celles de nos abonnées qui désireraient recevoir, à la place du coffret de parfumerie le pendentif art nouveau patiné or avec perle fine véritable n'ont qu'à le spécifier et à joindre 3 fr. 50 pour l'écrin et les frais (étranger 6 fr.) au montant de l'abonnement.



SILHOUETTES DE FEMMES

○ ○ ○

Madame Paul Deschanel

Les lectrices de *Femina* nous sauront gré de leur donner ici un portrait de M^{me} Paul Deschanel la charmante jeune femme de l'académicien, président de la Chambre des députés, une vraie Parisienne de Paris, qui par son élégance, sa distinction, la grâce de son esprit, à su se concilier les sympathies de tous et toutes.

○ ○ ○



M^{me} DESCHANEL ENFANT.

D'après le tableau de Carolus Duran.

deux aristocraties : celle des belles-lettres et celle de la politique.

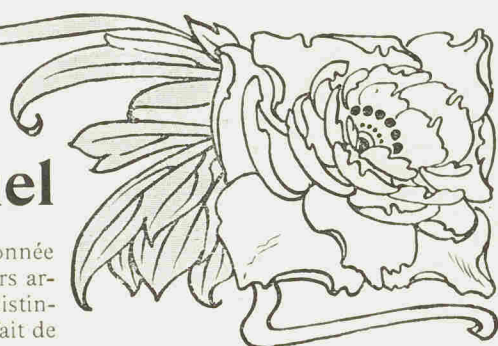
L'atmosphère dans laquelle elle a passé son enfance a formé son esprit et semble l'avoir préparée au rôle qu'elle joue et au rôle plus grand encore qu'elle peut être appelée à remplir. Bien que vivant beaucoup dans le monde parlementaire, la politique est loin de l'avoir ac-

caparée : la présidente, passionnée d'art, demeure fidèle aux plaisirs artistiques auxquels l'a initiée sa distinguée mère, Mme Brice, qui a fait de sa fille une excellente musicienne, et un peintre habile, qui se laisse peindre à son tour. On se rappelle ses magnifiques portraits par Carolus Duran et Aimé Morot que nous publions.

Le jour de son mariage, à Saint-Germain-des-Prés, le treize février mil neuf cent un toute la haute société parisienne avait apporté aux deux familles le témoignage de sa sympathie. Le toilette de Mlle Brice fut tellement remarquée que je veux redire, pour celles des lectrices de *Femina* qui vont bientôt se marier,

comment elle était composée : robe de satin blanc tout unie, jupe unie garnie dans le bas d'une torsade de tulle retenue par des bouquets de fleurs d'oranger,

corsage très légèrement drapé, fermé sur le côté par un bouquet de fleurs d'oranger. Au mariage civil, ce fut un véritable charme de la voir ; Mlle Brice portait la toilette suivante qui sied si bien à sa taille svelte, élancée : robe de drap beige clair, boléro en guipure d'Irlande même teinte que le drap ; pour coiffure, une grosse toque de géraniums blancs et feuillage blanc.

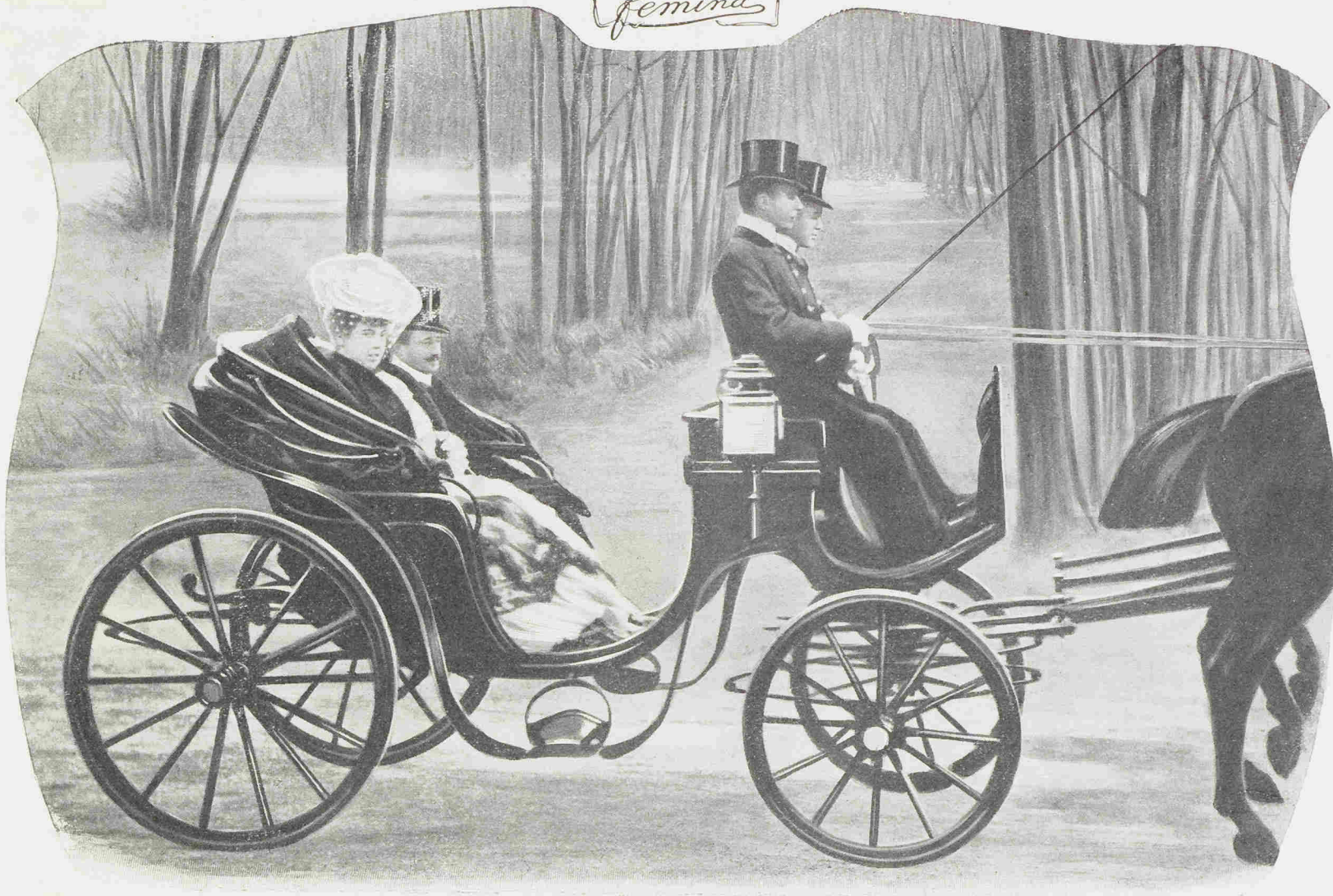


M^{me} DESCHANEL JEUNE FILLE.

D'après le tableau d'Aimé Morot.



M. ET M^{me} DESCHANEL AU GRAND PRIX.



AU BOIS. — M. ET M^{me} DESCHANEL EN VOITURE.

Elle répondit aux nombreuses lettres flatteuses qui lui furent adressées de sa haute et belle écriture montante, que nous publions : écriture qui révèle un caractère.

Tous ceux qui ont eu l'honneur d'assister aux réceptions de la présidence de la Chambre se rappellent la vaillance avec laquelle, debout pendant trois heures, M^{me} Paul Deschanel a reçu ses invités, n'ayant peut-être pas encore toute l'autorité de la maîtresse de maison, mais ayant conservé sa grâce exquise et enjouée de jeune fille. Je la verrai longtemps si élégante en sa superbe toilette de mousseline de soie blanche incrustée de dentelles d'Alençon crème brodée de grosses roses de mousseline de soie rose. Pour s'aguerrir elle a fait courageusement, plusieurs fois, seule, le tour des salons, recevant et donnant des marques de sympathie à l'élite de la société officielle, au corps diplomatique et au monde des lettres et des arts.

Pendant les fêtes franco-russes, M^{me} Paul Deschanel a su si bien gagner la sympathie de l'Impératrice et des dames de sa suite, qu'on l'a invitée à se rendre à Saint-Pétersbourg.

Au gala de Compiègne, on l'approuva vivement d'avoir renoncé aux roses qui lui allaient si bien à la grande soirée de la présidence de la Chambre, pour garnir sa robe de fleurs en mousseline blanche, afin de donner à sa toilette le caractère de deuil qui devait le mieux convenir à côté de la robe noire de l'impératrice. Le tact : telle est en effet la qualité principale de la jeune présidente.

M^{me} Paul Deschanel occupe les loisirs que lui laisse sa haute position en s'intéressant à toutes les œuvres sociales. Ces jours-ci, c'était à la séance annuelle de la société Leclaire qu'elle accompagnait le président de la Chambre, découvrant au Musée social le champ où son activité pourra s'employer pour faire le bien. Il y a un mois, elle prenait place dans le comité directeur de cette admirable phalange des Dames françaises de la Croix-Rouge, dont la prévoyance adoucira, quand l'heure aura sonné, bien des infortunes et des souffrances. Hier, à l'occasion des fêtes de Noël, étaient conviés au Palais-Bourbon tous les enfants des fonctionnaires sans distinc-



(Cliché Otto.)

LE PLUS RÉCENT PORTRAIT DE M^{me} DESCHANEL.

tion de grades. Un immense arbre de Noël garni de lumière, de jouets à la mode et de fleurs éclairait cette même galerie où nous avons vu dans un banquet qu'on se rappelle encore, unis dans un sentiment de haute fraternité, M. le comte d'Haussonville prendre place à côté d'un ouvrier horloger, M. Bouguereau, l'illustre peintre à côté d'un modeste ouvrier peintre, M. Jules Claretie, de l'Académie française à côté d'un typographe et aussi les membres de l'Institut à côté des plus humbles travailleurs. C'est ainsi que M^{me} Paul Deschanel, en groupant ensemble les enfants riches et pauvres en leur apprenant dès la jeunesse la vraie égalité poursuit et complète le grand rêve social de l'homme politique auquel elle a uni sa vie.

A cette fête enfantine où il y avait des divertissements de toute espèce, guignol, présédition, a eu lieu une distribution abondante de gâteaux, cette matinée s'est terminée par une sauterie où on a admiré les jolis petits farandoleurs et petites farandoleuses.

M^{me} Paul Deschanel portait une ravissante robe de mousseline de soie noire reposant sur un fond de soie blanche, cette magnifique toilette est rehaussée par une admirable ceinture pompadour.

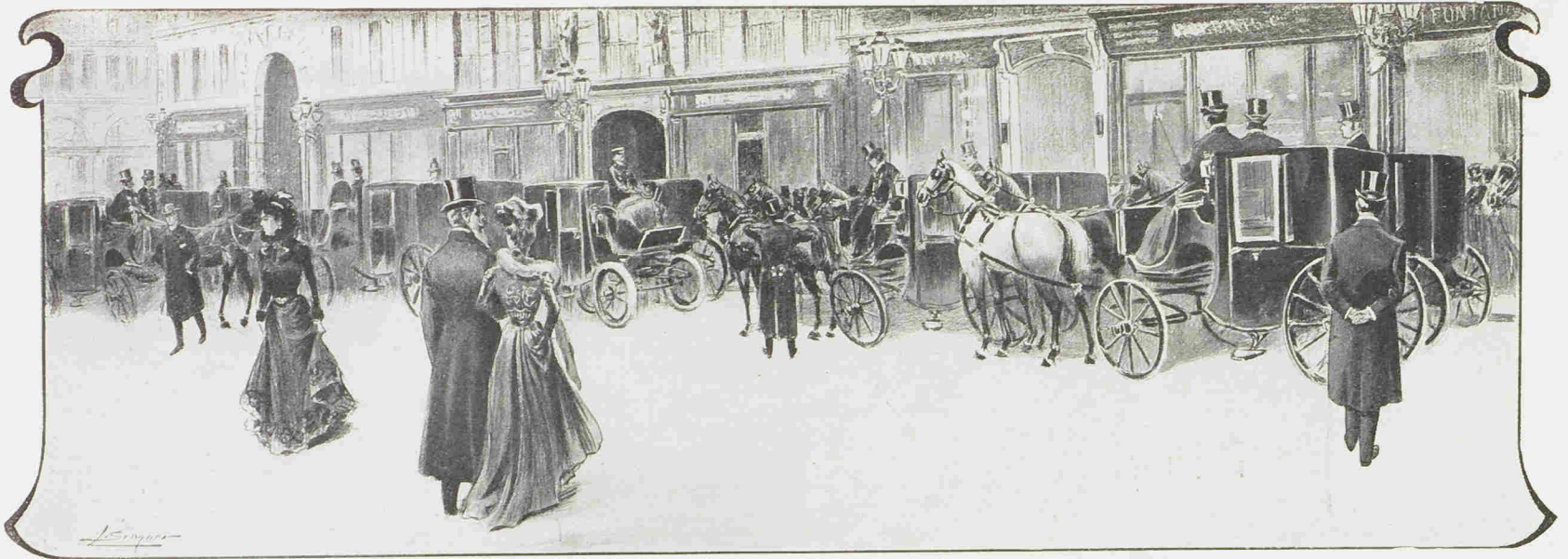
Mais je ne veux pas terminer cet article, dans ce journal de toutes les élégances, sans parler de la grâce exquise avec laquelle M^{me} Deschanel porte la toilette. C'est là un art certes que peu de femmes possèdent à un degré aussi raffiné : les robes qu'on lui vit dans les différentes cérémonies officielles, où elle parut depuis son mariage, étaient toutes, ainsi que nos lectrices ont pu s'en rendre compte par les descriptions que nous en avons données, d'un goût très personnel, à la fois sobre et délicat.

Le même tact qu'elle apporte dans l'art de s'habiller, M^{me} Deschanel l'attache dans tous les actes de sa vie : jeune et charmante, jouissant d'une situation enviée, elle conserve dans le haut rang

où la fortune l'a élevée, cette parfaite mesure, qui est l'indice d'une intelligence très nette de ses droits et de ses devoirs, et d'un joli caractère, à la fois aimable et fin. Elle est telle que doit être la femme d'un de nos premiers magistrats.

LÉON BOUET.

Pauline Deschanel



LA RUE DE LA PAIX. — La file des équipages à quatre heures du soir. (Dessin d'après nature de L. Simon).

LA RUE DE LA PAIX

La rue de la Paix est de toutes les rues de Paris la plus féminine, et c'est aux alentours du Jour de l'An qu'elle se pare de toutes ses élégances et de tout son luxe. Voici accompagnée d'illustrations, prises d'après nature, une amusante esquisse de la rue de la Paix qui plaira sans aucun doute aux lectrices de Femina.

○ ○ ○

CHACQUE rue de Paris a non seulement sa physionomie qui la distingue de la rue voisine, elle possède aussi une âme, qui lui est propre, une âme triste ou joyeuse, coquette ou sévère, épanouie ou recroquevillée, élégante ou grossière, une âme que laisse deviner le regard de ses fenêtres, que révèle le sourire ou la grimace de ses boutiques, que trahit la démarche lente ou pressée, égale ou sautillante des gens qui foulent ses trottoirs.

Il en est de discrètes qui ont le pudeur des sentiments qu'elles révèlent, il en est d'exubérantes qui nous parlent, qui nous attirent et qui n'ont rien de caché pour nous. Telle la rue de la Paix, la rue féminine par excellence, la rue que nous envient tous les étrangers, parce qu'elle est aussi la plus parisienne et la plus nerveuse de nos rues, celle où se caractérisent le mieux nos goûts, nos luxes, nos curiosités et nos convoitises.

Rue bien vivante aussi, d'une vie diverse selon l'heure où on l'observe, mais d'une vie qui toujours n'appartient qu'à elle et qui en fait quelque chose de très à part, même dans ce centre de Paris, en face de l'Opéra et à côté des grands boulevards.



(Phot. Presseccq.)

Le jour se lève à peine; seuls les haquets des chiffonniers stationnent le long des trottoirs, mais leur sordidité même conserve le souvenir d'anciennes élégances: chiffons et bouts de dentelles, boîtes où furent enfermés des parfums, cartons blancs qui contiennent la grâce des jolis chapeaux....

Voici que le jour se lève à peine, seuls les haquets des chiffonniers stationnent le long des trottoirs, mais la sordidité même ici conserve le souvenir d'anciennes élégances; chiffons et bouts de dentelles, boîtes qui ont conservé le relent des parfums qui y furent enfermés, cartons blancs, qui contiennent la grâce des chapeaux, et des fleurs et des rubans — gloire fanée d'oripeaux qui font encore la joie de la petite chiffonnière et qui parfois jettent une note inattendue et bizarre sur la loque de ses vêtements.

Puis, le silence et soudain la rue s'anime de nouveau: c'est l'arrivée du trottoir et de l'ouvrière vers l'atelier, des démarches encore un peu lasses du réveil matinal et cependant hâtives — car on craint les amendes des retards, — frimousses de petites Parisiennes, un peu pâlottes, mais où brille la malice du regard, gentilles petites tour-



(Phot. Presseccq.)

Huit heures: c'est l'arrivée de l'ouvrière à l'atelier, des démarches encore un peu lasses du réveil matinal et cependant hâtives, car on craint l'amende du retard.

nures et élégances à bon marché; petit monde féminin mais qui a aussi son petit chic. Se froterait-on d'ailleurs impunément à tant d'élégance? Et après l'ouvrière, c'est la vendeuse, un peu mieux nippée, l'essayeuse plus cossue, le mannequin et sa taille de duchesse, duchesse en simili, mais auprès de laquelle peu de tailles de vraies duchesses soutiendraient la comparaison.

Voilà la rue enfin qui devient ruche: des hommes, des femmes, avec des paquets sous le bras, courtiers et courtières, placiers et placières passent et repassent, s'engouffrent sous les portes cochères. C'est l'heure des affaires: la rue de la Paix, en ce moment, ne flâne pas, elle calcule, elle aligne des chiffres, et aussi, elle se prépare et se pare pour la journée. Déjà d'ailleurs, quelques voitures de maîtres s'arrêtent devant ses portes: il y a des clientes matinales, des étrangères, surtout des Américaines, car la Parisienne, elle, n'est pas la femme du matin. Elle se couche si tard!

Midi: les cages s'ouvrent, on dirait un vol d'alouettes qui s'abat sur les trottoirs. Par deux ou par trois, quelquefois en groupes, souvent bras dessus bras dessous, voilà les « midinettes » qui s'en vont prestement déjeuner, ouvrières et trottins, elles s'interpellent, bavardent, crient un peu, plaisantent, médissent et rient, remplissant l'air de leur jeunesse moqueuse et de leur gazouillante gaité. Ah! qu'en ce moment la rue de la Paix nous présente une âme légère et gavroche, guillerette et peut-être sentimentale, amusée et amusante.

Les heures passent, le travail a repris là-haut dans les ateliers, et en bas, peu à peu le décor se transforme, la circulation des voitures devient plus difficile, la rue de la Paix, si large cependant, se fait étroite entre les rangées de coupés et de cabs qui s'alignent le long de ses trottoirs. Les cochers, droits sur leurs sièges, ont des mines sèches et impassibles sous leurs huppelandes cossues, les chevaux, sous les luxueux harnais, ont pour les pauvres « Cocottes » des fiacres, égarées parfois dans la file des équipages, un mépris superbe, et pour l'automobile dernier cri qui se glisse sans bruit à leurs côtés une défiance inquiète.

Le va-et-vient est alors incessant, les portières des voitures claquent et, sur les trottoirs, les passants se multiplient et les badauds s'attardent. L'âme de la rue devient à la fois mouvementée et flâneuse, aguichante avec les regards sollicités de ses vitrines, froufroulante avec les silhouettes féminines qui se faufilent sous l'ombre de ses portes cochères, ou se découpent derrière le cadre de ses magasins.

C'est également une âme parfumée, une âme fleurie,



(Phot. Presseccq.)

Midi, les cages s'ouvrent. On dirait un vol d'alouettes qui s'abat sur le trottoir. Voilà les « midinettes » qui s'en vont prestement déjeuner.



(Phot. Presseccq.)
Par deux ou par trois, bras dessus bras dessous, les « midinettes » remplissent l'air de leur jeunesse moqueuse et de leur gazouillante gaieté.

qui s'exhale dans le sillage des jolies formes, fuyantes au ras des maisons. Devant le couturier à la mode, c'est l'arrêt sans cesse répété d'une voiture, le saut du valet de pied vers la portière qui s'ouvre, et pour le passant un spectacle délicieux et toujours nouveau — malgré sa fréquence : la fine, la précieuse apparition d'une femme, dont, rien qu'à la façon dont on la voit poser le pied sur le sol, on peut dire, sans craindre de parodier Rostand : Oh! oh! c'est une Parisienne!

Le dessinateur de modes n'a alors qu'à se poster là pendant deux petites heures et il croquera sur son carnet les plus jolies femmes et les plus jolies toilettes de Paris. C'est le moment où la rue de la Paix est toute élégance et toute beauté.

Nous savons tous en effet que le programme de la journée d'une Parisienne comporte en certaines saisons une visite dans cette rue dont on pourrait dire



(Dessin d'après nature de L. Simon.)
Et c'est pour le passant un spectacle délicieux: une fine silhouette, dont, rien qu'à la façon dont elle pose le pied sur le sol, on peut dire, sans crainte de parodier Rostand: Oh! oh! c'est une Parisienne!

qu'elle est par excellence la rue de la Femme. C'est là une obligation qui prend rang parmi ces mille et une obligations féminines, qui font de la journée d'une Parisienne riche, élégante et oisive, la journée la plus occupée qui soit, celle où les minutes sont les plus comptées, et à la fin de laquelle on est en droit de dire : « Hélas! comme elle a passé vite. Je n'ai pas seulement eu le temps de faire le quart de ce que j'avais à faire! »

... Mais voici la nuit qui tombe et, déjà toute élégance et toute beauté, la rue de la Paix devient toute convoitise.

Mille feux s'allument aux devantures de ses magasins. Des flots de lumière jettent leur séduction sur le passant. Les vitrines des bijoutiers brillent d'un éclat qui attire, enveloppe et retient le regard. Comment résister à la tentation que jette alors à profusion par toutes ses fenêtres et que renvoie par toutes ses glaces la rue de la Paix? Serait-il possible que



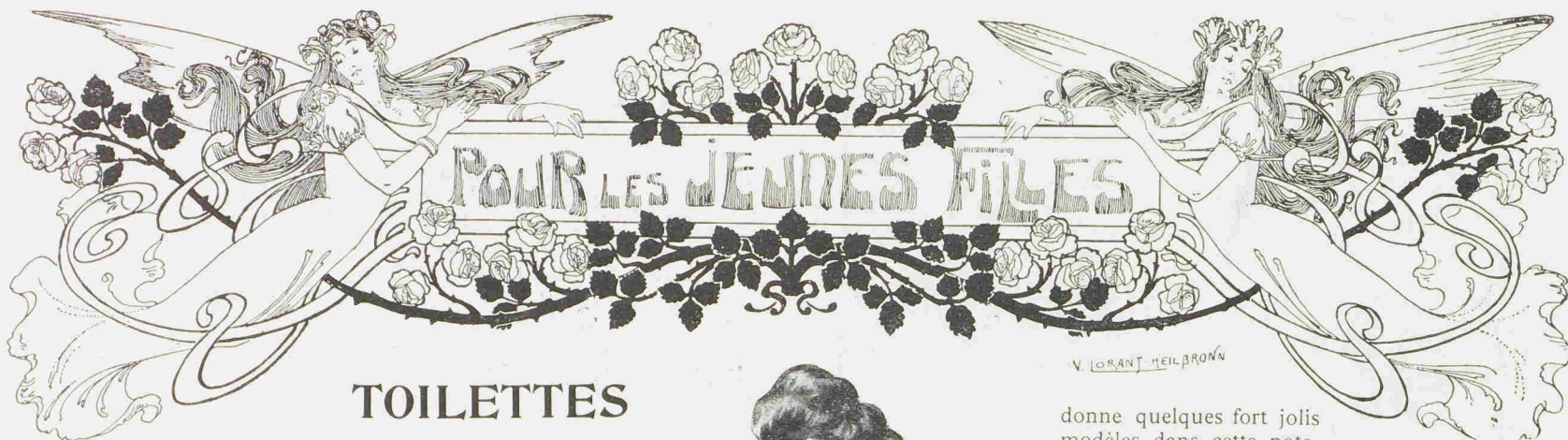
(Dessin d'après nature de L. Simon.)
Serait-il possible que Madame n'eût pas envie de ce ravissant bracelet qui ferait son poignet plus fin et son humeur plus charmante? Et monsieur aurait-il vraiment le cœur assez cruel pour le lui refuser, dût sa bourse en souffrir.

madame n'eût pas envie de ce ravissant bracelet qui ferait son poignet plus fin et son humeur plus charmante? Et monsieur aurait-il vraiment le cœur assez cruel pour le lui refuser, dût sa bourse en souffrir.

Sept heures, sept heures et demie, huit heures... Le décor se modifie une fois de plus. Les ras des trottoirs s'ébranlent, et la claircie. Les dernières vitrines clignotent vers les boulevards. La lumière baisse d'un ton aux vitrines des magasins. Les passants hâtent le pas vers le dîner qui les attend. Et c'est bientôt, dans la rue, la sortie des mannequins aux tailles élancées, des « premières » dont les physionomies et le costume reflètent l'importance de leur mission, des vendeuses souriantes et d'une élégance discrète, des ouvrières gentiment nippées, des trotteurs babillards, c'est l'éparpillement de tout ce petit monde d'abeilles qui emplit les maisons de la rue, la dispersion de la ruche, lasse de la besogne quotidienne, mais prête à recommencer le lendemain, vers les quartiers excentriques où les logements sont à bon marché.

Dans une envolée de jupes, l'âme de la rue de la Paix s'éparpille. Le silence se fait, interrompu par le roulement des rideaux de fer, aux devantures des magasins. Et c'est bientôt le sommeil. Car cette rue de travail et de luxe, d'activité et d'élégance se couche de bonne heure. Alors que ses voisins, les boulevards, brillent encore de tout leur éclat, elle s'assoupit dans le silence et dans la solitude.

SMILIS.



TOILETTES DE VILLE ET D'INTÉRIEUR

Nous ne parlons pas ici des grandes jeunes filles presque arrivées à l'heure du mariage, de celles qui accompagnent leurs sœurs aînées déjà mariées, dans les salons, au bal et au théâtre. Leurs toilettes à Paris du moins, diffèrent peu de celles des jeunes femmes, leurs compagnes habituelles. A très peu de chose près, elles s'habillent des mêmes étoffes, choisissent les mêmes coupes de robes.

Nous pensons dans ce moment-ci aux très jeunes filles, presque fillettes encore, dont l'âge varie entre quatorze et dix-huit ans, âge exquis où l'enfant n'est pas encore femme, mais révèle déjà une beauté pleine de promesses. Une grande simplicité est la plus jolie parure d'une en-



Robe d'intérieur pour fillette, en bure châtaigne, empiècement, poignets et bas du volant en soie de même teinte. Entre-deux de guipure.

Toilette pour jeune fille en mousseline de laine rose très pâle. Garniture de dentelle et comète de velours noir.

fant de cet âge. Un maître chroniqueur écrivait naguère au *Figaro* en parlant de la toilette : A quinze ans, elle dépare, à trente ans, elle pare, à quarante ans, elle répare. Donc plus de franfreluches coûteuses, de chapeaux excentriques comme nous nous laissons quelquefois aller à en affubler les mignonnes fillettes de cinq à dix ans.

A l'âge dont nous nous occupons, les jeunes filles sortent peu, suivent encore des cours, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'elles sont conduites à un concert ou priées à un dîner de famille. Leur mise sera donc simple, tout en cherchant une gracieuse harmonie. Les jupes peu garnies et assez amples, les corsages ornés de grands cols, de fichus, de revers ou de fronces destinés à dissimuler l'inachèvement du jeune buste.

Notre page

cet hiver par ces demoiselles sont tous les jolis beiges depuis le mastic le plus pâle jusqu'au marron le plus foncé : Sable, châtaigne, pain brûlé. Quelques bleus aussi, et encore un rouge ancien mélangé de blanc d'un assez joli effet. Comme manteau : le boléro, la jaquette très courte arrondie devant, la fourrure en petite quantité, comme accessoire, et pas de fourrures trop chères, sauf l'hermine, autorisée aux jeunes filles.

Les chapeaux sont charmants : petits bretons de feutre clair pour les cours et les courses, grandes capelines de feutre noir pour la promenade et les visites où l'on accompagne maman, ou encore toque de velours ornée d'une mouette ou d'une perruche.

On ne voit guère de fleurs. Sans doute craint-on que leur éclat ne pâlisse devant celui du frais visage qu'elles accompagneraient.

LANDA.



Toilette de promenade pour jeune fille de 18 ans, en drap rouge ancien. Jupe garnie de trois volants. Jaquette avec col velours. Piqûres sur tout le costume.



Robe de sortie en drap mastic garnie de vison.



Robe du soir pour fillette de 14 à 16 ans. Foulard bleu sèvres garni d'alençon. Jupe garnie de plusieurs rangs de bouillonnes.

LES ETRENNES DE MONSIEUR, dessin inédit par Albert Guillaume.



— Je voudrais un modèle de gilet brodé pour homme... Ah ! tenez, celui-ci... le fond mauve avec semis de petits ballons dirigeables, c'est joli et original...
— Mais il est à peine échantillonné; il faudrait me le « préparer » mieux que cela...
— Rien de plus facile, Madame... Notre brodeuse vous exécutera la moitié du gilet... ensuite, vous jugerez bien mieux du dessin.



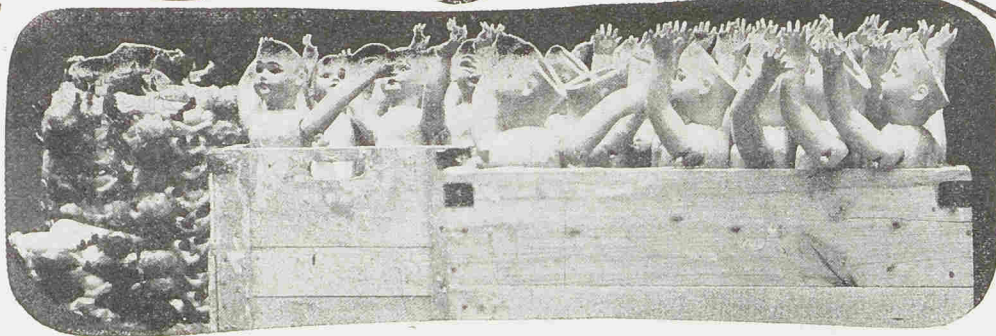
— Tenez, Justine, la moitié de ce gilet est déjà faite, il ne s'agit plus que de le terminer... vous ferez cela à vos moments perdus, ma fille...
— Bien, Madame, et le gilet a beau être mauve, Monsieur n'y verra que du bleu...



— Tiens, mon chéri, voici ce que j'ai fait pour tes étrennes !...
— Oh ! ma chère petite, comme tu as dû travailler ! Et moi qui me demandais souvent à quoi tu pouvais bien passer ton temps !... Quelle jolie bague récompensera tes mignons doigts de fée ?...



La Naissance d'une Poupée



AVANT DE PASSER DANS L'ATELIER DES PERRUQUIÈRES.

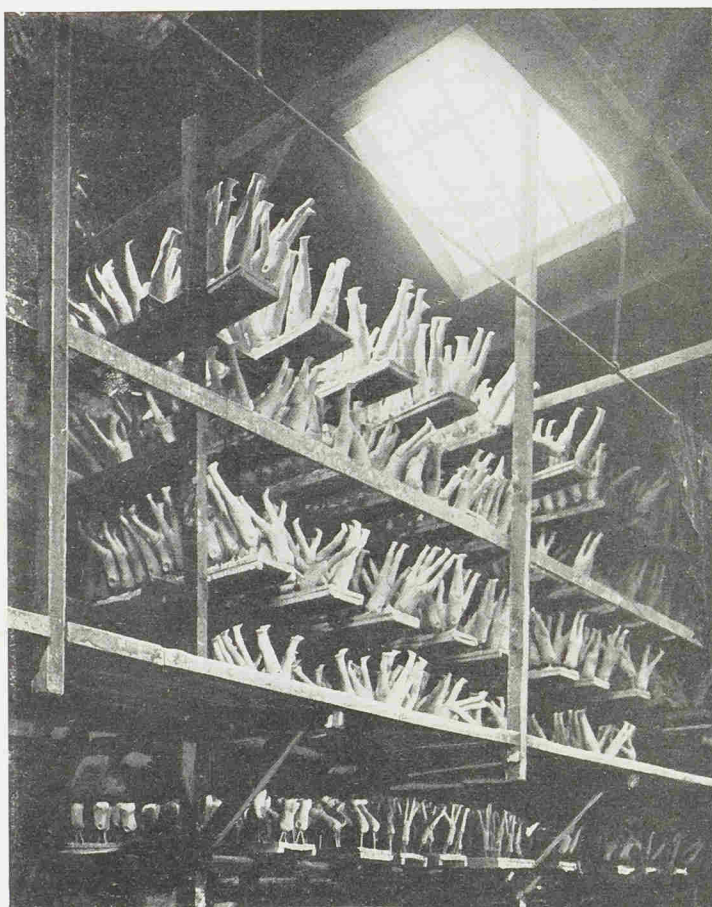
Nous voici arrivés à l'époque de l'année où la Poupée est reine. Les petites amies de Femina, leurs sœurs aînées et leurs mamans trouveront sans doute quelque intérêt à cet article et à ces amusants documents qui les initieront aux mystères de la création des poupées.

○ ○ ○

POUR fabriquer une poupée, aujourd'hui, il faut former une société, un trust au capital de 4 millions et avoir de grosses usines à Montreuil, à Picpus, à Montempoivre, un des noms les plus pittoresques du vieux Paris, faire un million d'affaires par an, et occuper six mille ouvriers. Voilà

qu'une jeune fille pauvre soit plus jolie et mieux faite qu'une jeune et riche héritière.

Il n'en va pas du tout ainsi en Poupitrie. Là, chacune a sa place et demeure inexorablement à son rang. Il n'y a pas moyen de parvenir. Une petite poupée d'un sou qui a pour bras et jambes des bouts d'allumettes ferait en vain des vœux pour se hausser d'un cran. Les degrés de l'échelle sont infranchissables. La distinction antique des esclaves, des hilotes et des citoyens était une fusion amiable auprès de la rigueur qui préside au classement des poupées. Il y a celles qui naissent dans les forêts des Vosges, du Jura, de Saint-Claude; elles sont faites de petits bouts de bois raides, un



L'ATELIER DES JAMBES ET DES BRAS.

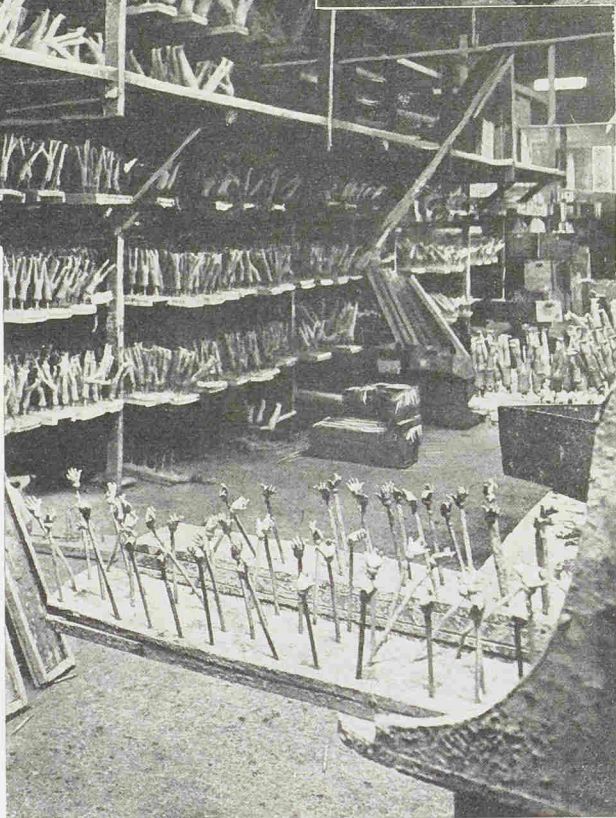
C'est là que se fabriquent et se réparent les membres des poupées. Il existe des ateliers semblables pour la tête, le torse, les yeux et les autres parties du corps.

les préliminaires nécessaires à la création de ces charmantes figurines qui escortent janvier et jour de l'an,

Lorsque le vieux janvier les épau-
[les drapées
D'un long manteau de neige et
[suivi de poupées
De magots, de pantins, minuit
[sonnant, accourt.

Il y a poupées et poupées. Aucune des organisations sociales ne saurait donner une idée de l'inégalité des castes parmi ce petit peuple.

Dans nos sociétés, les dames ne diffèrent entre elles que par le prix de leurs robes, sans lesquelles elles seraient toutes à peu près bâties sur le même modèle. Il peut même arriver



UNE FABRIQUE DE POUPÉES.
La réserve des jambes et des bras.

rapide coup de pinceau leur met soudain trop de carmin aux joues, noircit les cheveux, et un simple petit point leur troue les yeux en vrille, à 0 fr. 05 le cent. Les yeux bleus sont plus chers, et se paient 0 fr. 06, non pas tant par galanterie pour les blondes, que par une raison accessoire : la couleur bleue coule davantage.

Parmi les plus misérables, il faut citer les mignonnettes fabriquées à vil prix dans les prisons, où de grosses mains criminelles font de la joie pour les petits innocents.

Que de distinctions, qui ne sont point subtiles ! La poupée ordinaire ne remue ni bras ni jambes, et sa tête est en carton. Si ses moyens le lui permettent, elle aura des billes en guise de rotules aux genoux ; elle sera articulée aux hanches et aux coudes ; le cou pourra tourner ; ses cheveux seront en thibet ourlé ; mais ses yeux, collés intérieurement avec une touche de stéarine fondue, seront incapables dans leur fixité d'exprimer aucun des sentiments de son âme.

Plus riche, elle aura dans la tête un peu de plomb, qui permettra à ses deux yeux de se lever vers le ciel et de s'abaisser vers la terre. Avec quelques francs de plus, elle pourra les fermer et dormir ; mais il lui sera interdit de dormir debout, quelques



LES PERRUQUIÈRES.

Lorsque les membres de la poupée ont été réunis et qu'elle a une tête, il reste à lui coller une perruque. Elle passe alors dans l'atelier de coiffure.

contes qu'on lui fasse. Le sommeil ne répandra sur elle ses pavots que si elle est couchée.

Il faut déjà appartenir à une caste assez élevée pour pouvoir glisser des regards à droite et à gauche, et faire de passer en coulisse.

Tel est le tableau des classes sociales. L'impossibilité de passer de l'une à l'autre rend ces jeunes personnes résignées et dociles, et il n'y a pas d'exemple de révolution entreprise pour faire basculer les castes.

Le berceau de la poupée est modeste. C'est une cuve où des hommes robustes mélangent et brassent une affreuse pâte à cataplasme où il entre on ne sait quels ingrédients, râclures de peau de gants, colle de poisson, sciure de bois, que pétrissent des malaxeurs dont les hélices sont actionnées par les courroies de transmission de la machine à vapeur.

Les hommes emplissent de la pâte nauséabonde des seaux qu'ils vont vider dans des auges, où d'autres gas musclés en emplissent des meules d'acier



LE MAGASIN DES POUPEES.

Après ces diverses opérations, les poupées sont entassées par catégories dans le magasin d'où elles partiront pour être livrées à la vente.



qu'ils présentent ensuite à un lourd balancier de fer qui frappe une table massive. Chaque coup monte un bras, ou une jambe, ou un torse. Ces membres épais emplissent des corbeilles horribles à voir, et sont ensuite jetés dans les séchoirs. C'est là qu'ils acquièrent résistance et dureté.

Nous voici à l'assemblage. De la crochetterie, on a apporté à l'assembleur des crochets de cuivre, des caoutchoucs, qui sont les muscles et les tendons dans l'anatomie un peu spéciale de ces demoiselles. Le talent de ce modeste artiste consiste à orner les bustes de leurs membres.

Membrée, musclée, la demoiselle est passée à la couleur sauce crevette, et accrochée au séchoir.

Il ne lui manquerait plus grand'chose, si elle avait sa tête.

Une tête dans la physiologie particulière à ce petit monde, comporte trois éléments : le visage, les yeux et les cheveux. Ils sont exécutés dans des ateliers bien distincts.

Le visage à ses origines dans une cuve pleine d'une belle pâte blanche comme du lait, qui est du kaolin le plus pur. Elle coule par un robinet dans des moules où elle sèche. Il en sort une tête sans occiput, pareille à un pot à tabac sans couvercle : alors on la fait cuire et elle devient solide, puis on la *décore*, c'est-à-dire que les joues de porcelaine reçoivent un aimable incarnat.

Mais les orbites vides nuisent à l'expression et font songer au cinquième acte d'*Œdipe roi*. Vite, donnons-leur des yeux.

Les yeux de poupées sont en verre; ils sont l'œuvre d'habiles artistes verrières qui travaillent dans une chambre noire et pétrissent le verre fusible au bout des fines tiges d'acier devant la flamme bleu et sifflante des chalumeaux.

A l'atelier voisin, les yeux rejoignent leurs orbites et, selon la condition sociale de leur propriétaire, ils sont fixes ou mobiles selon des lois et des tarifs aussi immuables que les lois expliquées par Platon dans le mythe des Tonneaux.

Il ne reste plus qu'à peindre les sourcils et les cils. Plus



LES HABILLEUSES.

De l'atelier des Perruques elle passe à l'Habillement, où on s'occupe d'abord de ses dessous et ensuite de ses robes.

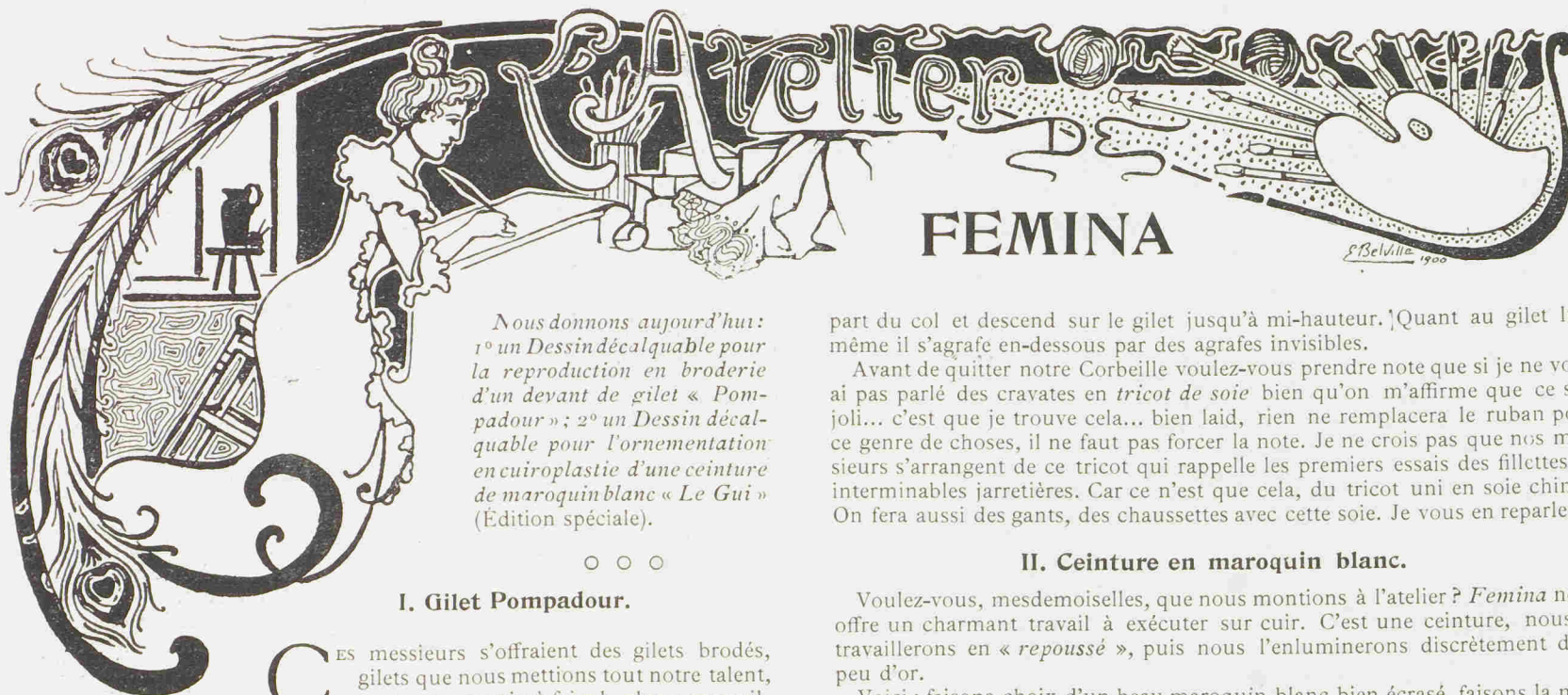
la poupée est noble, plus ses cils sont fins et soigneusement peints.

Ne perdez pas de vue, cependant, que notre jeune personne a toujours son crâne béant et ouvert. On le lui bouche avec une calotte de liège enduite de colle forte, sur laquelle on fixe la perruque avec de petits clous, sans que la jeune demoiselle proteste contre cette façon un peu cavalière et brutale de lui planter les cheveux sur la tête. Une perruque est un écheveau de thibet frisé non pas au fer, mais au four. Il faut voir les doigts agiles de l'ouvrière écartier la laine, l'étaler, l'arrondir en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Une bonne perruquière fait ses mille perruques dans sa journée.

Il s'agit alors de l'habiller. C'est une petite femme raisonnable qui saura proportionner ses frais de toilette à ses ressources, en quoi elle donnera un utile et sage exemple à sa future petite mère pour l'avenir.

Elle fait travailler les mêmes corps de métier que les dames du monde; elle a des cordonniers, des lingères pour les bas et les pantalons, des couturières, des modistes, des bijoutiers, et des centaines de doigts alertes travaillent à la parer, à l'attifer, à lui assurer ce chic parisien qui lui vaudra de par le monde le sourire et l'admiration de tous les peuples les plus galants de l'univers.

LÉO CLARETIE.



Nous donnons aujourd'hui :
1° un Dessin décalquable pour la reproduction en broderie d'un devant de gilet « Pompadour » ; 2° un Dessin décalquable pour l'ornementation en cuiroplastie d'une ceinture de maroquin blanc « Le Gui » (Édition spéciale).

I. Gilet Pompadour.

Ces messieurs s'offraient des gilets brodés, gilets que nous mettions tout notre talent, tout notre savoir, à faire le plus « merveilleux » possible et nous ne portions que des gilets unis !... L'injustice était criante et la mode sagement rétablit l'équilibre. A nous, mesdames, le satin, les soies de Chine aux coloris pâles, les perles laiteuses, les pierreries et les paillettes pour faire de nos vêtements de simples merveilles !... Que trouveront ces messieurs pour nous suivre en si beau chemin ? C'est que je vois bien des silhouettes Louis XV ces temps-ci. Silhouettes féminines, gracieuses évocations d'un siècle bien élégant. Si nous allions revoir l'habit brodé, le jabot de dentelle, la perruque poudrée des petits marquis !... Dame cela valait l'habit noir, je crois. Mais nous avons mieux à faire de pronostiquer l'avenir, nous avons à broder un gilet et un bien joli encore ! C'est un gilet forme Pompadour ; or, vous connaissez toutes assez la jolie marquise, mes chères lectrices, pour savoir qu'elle se connaissait en élégances, c'est donc un gilet très élégant que nous allons exécuter.

Faites choix comme fond de la broderie d'un joli satin duchesse blanc crème, plutôt blanc mat, que d'un ton par tropivoire, prenez-en 1^m,20. Placez à 4 centimètres de la lisière le dessin décalquable reproduisant la forme et la broderie du gilet, repassez avec un fer très doux. Une fois la reproduction obtenue, tendez le satin sur métier ; il n'y a pas de comparaison à établir entre une broderie à la main et une broderie sur métier, je dis même plus, dans le cas qui nous occupe, le métier est indispensable, j'entends par métier n'importe quel genre de tension du travail. Un métier très rudimentaire c'est le carré de tringles de fer sur lequel on faisait jadis du filet guipure, le satin bâti sur les tringles aura toute la tension nécessaire à la bonne exécution du travail.

Pour la broderie, procurez-vous des soies de Chine, de ces soies floches, brillantes, de coloris invraisemblables de délicatesse, faites choix de trois tons de rose, trois de jaune ou plutôt chair pour obtenir par leur mélange l'effet de la rose-thé : jaune à la base du pétale, rosée à son extrémité en passant par un joli fondu de rose et de jaune. Prenez trois verts pour le feuillage et les branches, trois tons bleus pervenche pour les fleurettes autres que la rose et les boutons de rose, notez toujours que ces tons doivent être des plus atténués.

Brodez au passé plat les feuilles et les fleurettes ; seules les roses doivent être exécutées au passé remordu aussi finement que si elles étaient peintes ; du reste, si le passé remordu s'appelle « peinture à l'aiguille » c'est assurément parce que, en l'employant, on obtient les mêmes résultats qu'avec le pinceau.

Fondez bien vos points, que les nuances n'aient pas de lignes apparentes de démarcation, au besoin pour obtenir des tons intermédiaires faites une torsion de soie rose du dernier ton avec la soie jaune du premier.

Mettez une perle, une paillette aux bouts des brindilles du feuillage et dans le calice des fleurs ; puis suivez toute la ligne des contours extérieurs donnant la forme du gilet avec un point de cordonné bien coulé de tous les tons des soies employées commençant par le rose clair et finissant par le vert foncé, cela donne un effet de galon dégradé très joli.

Brodez le petit col droit tout comme vous venez de broder le devant du gilet. Montez ensuite ce col sur un corsage de taffetas blanc, le gilet se prend dans la couture de l'épaule, un flot de dentelles normandes bien jaboté



Devant de gilet « Pompadour » à reproduire en broderie (Édition spéciale).

FEMINA

part du col et descend sur le gilet jusqu'à mi-hauteur. Quant au gilet lui-même il s'agrafe en-dessous par des agrafes invisibles.

Avant de quitter notre Corbeille voulez-vous prendre note que si je ne vous ai pas parlé des cravates en tricot de soie bien qu'on m'affirme que ce soit joli... c'est que je trouve cela... bien laid, rien ne remplacera le ruban pour ce genre de choses, il ne faut pas forcer la note. Je ne crois pas que nos messieurs s'arrangent de ce tricot qui rappelle les premiers essais des fillettes en interminables jarrettières. Car ce n'est que cela, du tricot uni en soie chinée. On fera aussi des gants, des chaussettes avec cette soie. Je vous en reparlerai.

II. Ceinture en maroquin blanc.

Voulez-vous, mesdemoiselles, que nous montions à l'atelier ? Femina nous offre un charmant travail à exécuter sur cuir. C'est une ceinture, nous la travaillerons en « repoussé », puis nous l'enluminerons discrètement d'un peu d'or.

Voici : faisons choix d'un beau maroquin blanc bien écrasé, faisons la mise en place du dessin, ce que vous obtiendrez en repassant le dessin décalquable sur le cuir avec un fer modérément chaud. Ouvrez maintenant la boîte où reposent les jolis outils d'acier qui vous servent d'ordinaire à travailler le cuir ; prenez le « traçoir » et entaillez légèrement tous les contours du dessin : feuilles, tiges, baies et lignes d'ombre. Pour ce travail, il nous sera indispensable d'avoir une planchette de bois dur ou mieux une plaque de marbre pour reposer le cuir. Il faut aussi entretenir le cuir humide, ce qui est indispensable pour la bonne exécution du travail. Tous les contours incisés, retournons le cuir et à l'aide du pied de biche repoussons les feuilles, les baies, les tiges ; le cachet de la ceinture sera tout entier dans le fini et l'intelligence de ce travail : les feuilles moins bombées à la base, renflées aux extrémités, les tiges assez bombées et les baies tout à fait en relief. Pour conserver ces reliefs, remplissons-les de cire molle et posons un papier de soie sur le tout. Maintenant retournons le cuir, mouillons-le de nouveau ; puis avec la pointe faisons plus profondes les entailles autour des reliefs, passons autour le petit outil en forme de boule pour bien écraser les contours. En un mot, parachevons l'œuvre si joliment commencée. Et maintenant, une note d'or sur les baies donnera plus de vie au dessin.

COMTESSE ISEULT.

P. S. Rappelons à nos lectrices que les abonnées de notre Édition Spéciale (France : 18 frs ; Étranger : 30 frs.) reçoivent par an : 24 patrons découpés et 48 ouvrages de dames (dessins décalquables et planches de Broderie). Elles ont en outre droit à 10 0/0 de remise sur toutes les fournitures. (S'adresser à notre service d'achats).

Toutes nos lectrices et abonnées reçoivent aujourd'hui un patron découpé gratuit : Capuchon pour soirée ou théâtre, que M^{lle} Mathilde Sée a spécialement dessiné pour Femina.

NOTRE SERVICE DE PATRONS

Pour répondre au désir d'un grand nombre de nos lectrices, nous venons de créer un service de patrons où elles pourront trouver soit en papier, soit en mousseline les modèles de tous les costumes publiés jusqu'à ce jour dans Femina ; sur communication de la gravure ou même sur simples indications détaillées et précises Femina se chargera également de faire le patron de n'importe quelle toilette dont le prix alors sera spécialement indiqué aux personnes qui en feront la demande.

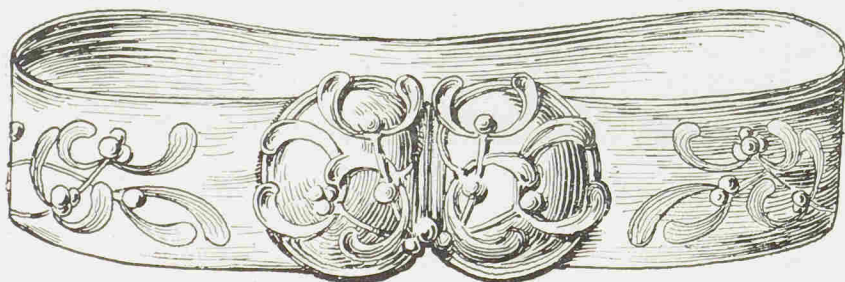
Tarif des Patrons

(10 fr. 100 de remise pour nos abonnées).

| | Papier. | Mousseline. |
|---|---------|-------------|
| Manche simple..... | 0 85 | 1 75 |
| Manche façonnée..... | 1 35 | 2 75 |
| Boléros..... | 1 75 | 5 50 |
| Corsages..... | 1 75 | 5 50 |
| Petits collets..... | 1 75 | 5 50 |
| Jaquettes..... | 1 75 | 6 50 |
| Jupes..... | 1 75 | 6 50 |
| Jupes compliquées (volant)..... | 2 50 | 8 50 |
| Jupes plissées..... | 3 50 | 10 50 |
| Costume complet simple..... | 3 50 | 12 50 |
| Costume compliqué..... | 4 50 | 16 » |
| Robe de mariée..... | 4 » | 18 » à 20 » |
| Robe de fillettes jusqu'à 12 ans, à partir de 12 ans comme pour femmes..... | 1 75 | 4 » à 6 » |
| Redingotes, manteaux..... | 3 50 | 12 » à 14 » |
| Paletots (aux genoux)..... | 2 50 | 8 » » |
| Collets..... | 2 25 | 6 » à 8 » |
| Robes princesses..... | 3 59 | 14 » à 16 » |

NOTA. — Toute commande doit être accompagnée du prix en mandats ou timbres-poste français.

Prière de joindre pour la France 0 25 pour le port du patron en papier et 0 85 pour le patron en mousseline. Pour l'étranger 0 50 pour le patron en papier ; le montant du colis-postal suivant le tarif du pays, pour le patron en mousseline.



Ornementation en cuiroplastie d'une ceinture de maroquin blanc Édition spéciale.



(Dessin d'après nature de L. Fauret.)

UN FIVE O'CLOCK TEA PARISIEN

Les « Messieurs » vont au café. Les « Dames », aujourd'hui, ont leur « thé » où elles se rendent tous les soirs de cinq à six heures. Cette mode, qui nous vint d'Amérique, est en effet très répandue aujourd'hui et l'intéressante composition que nous publions ici est une fidèle reproduction de la salle d'un tea à la mode à l'heure du thé.

Premier Prix du Conservatoire ⁽¹⁾

ROMAN INÉDIT D'AUGUSTE GERMAIN. — ILLUSTRATIONS DE L. SIMON.



RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS FEUILLETONS.

Des scènes pittoresques au Conservatoire de Paris, que nous avons visité en compagnie de M^{lle} Mariette Charny, une amusante querelle entre les jeunes élèves, une classe de piano, prise sur le vif, puis l'héroïne du roman nous révélant sa vocation de chanteuse, se heurtant au refus énergique de son père et s'abandonnant au désespoir, tel est en quelques lignes le résumé des précédents chapitres de l'alerte roman d'Auguste Germain qui se poursuit aujourd'hui par une visite chez le célèbre professeur de chant Resnart, auprès de qui Mariette s'est rendue en cachette.

○ ○ ○

Mariette montra une lettre qu'elle tenait à la main :

— Voici un mot d'introduction pour M. Resnart. Quand il l'aura lu, je suis sûre qu'il me recevra.

— Alors, si mademoiselle veut me suivre ?

La femme de chambre introduisit Mariette et son institutrice dans le salon.

Il y avait là des meubles anciens, des bibelots rares, quelques statues, parmi lesquelles, sur la cheminée, une Diane chasserresse, qui, dans une pose énergique, tendait un arc et semblait défier tous les animaux du globe.

Accrochés aux murs, des tableaux représentaient le Maître dans ses diverses créations.

Avant de se consacrer au professorat, M. Resnart avait appartenu, en effet, à l'Opéra-Comique où ses succès étaient restés légendaires.

Il avait été le beau Resnart, le célèbre baryton Resnart, applaudi à la fois par des mains aristocratiques et plébéiennes.

Aussi, le voyait-on dans *Carmen*, dans le *Barbier de Séville*, dans maints autres opéras-comiques non moins fameux, la jambe tendue, le torse vainqueur, le regard flamboyant, — superbe, — et peut-être un peu flatté.

Au bas des portraits, s'étaient des dédicaces : « Au grand artiste Resnart !... A mon illustre ami, Resnart ! » suivies de paraphes victorieux, tandis que, posées sur le piano, en des cadres artistement travaillés, se dressaient des photographies de compositeurs illustres, accompagnées, elles aussi, de dédicaces triomphantes : « A mon merveilleux interprète !... A celui qui m'a si bien compris !... Au grand triomphateur !... »

Et c'étaient encore, accrochées aux murs, des palmes d'or, des couronnes d'or, ornées de rubans fanés, souvenirs de triomphales tournées à l'étranger.

Cependant, Mariette ne prêtait pas attention à ce décor.

En ce moment, elle était très émue.

Non qu'elle redoutât de se trouver en présence de M. Resnart. Elle l'avait souvent aperçu au Conservatoire ; il ne lui semblait pas terrible.

Son émotion provenait de ce qu'en ce moment, elle commettait un véritable acte de désobéissance.

Pendant plusieurs jours, après la défense paternelle, elle avait voulu en effet renoncer à son idée d'embrasser la carrière du chant. Mais le démon tentateur qui s'était éveillé en elle, lui avait donné la nuit, de tels rêves, elle s'était vue si brillante et si applaudie, qu'à la longue, elle n'avait pu résister.

El, vaincue, un matin, à la classe, sans confier à M. Dellerieux ce qui s'était passé entre elle et son père, elle lui avait demandé la lettre de recommandation promise.

Mais, outre le sentiment de désobéissance, elle en éprouvait un autre qui l'angoissait. Si, tout à l'heure, après avoir été entendue par M. Resnart, elle ne le voyait pas partager l'enthousiasme de M. Dellerieux ?

Elle avait mis dans la confiance son institutrice.

Cette personne qui eût dû donner le bon exemple, déconseiller Mariette et au besoin prévenir ses parents, avait consenti, au contraire, à l'accompagner, et ceci non sans un certain plaisir. Il faut ajouter à la décharge de cette dame, qu'elle était une mélomane enragée, et que sa seule joie était d'aller parfois avec Mme Charny et sa fille, à l'Opéra.

Les doigts tremblant un peu, la gorge sèche, ainsi qu'il en advient dans les moments d'inquiétude, Mariette, assise sur un fauteuil, restait immobile et muette comme la Diane qui, dressée sur la cheminée, tirait toujours avec son arc, sur d'invisibles animaux.

A peine entendait-elle les roulades de la duchesse qui, dans la pièce à côté, prenait sa leçon avec M. Resnart.

Tout à coup, un bruit de voix éclatant dans l'antichambre la tira de sa songerie.

Puis, elle vit entrer dans le salon, un gentleman d'une trentaine d'années, au visage rasé. Dans ce visage, brillaient deux yeux d'une mobilité extraordinaire ; des lèvres fines et minces, à l'expression moqueuse, s'entr'ouvraient, laissant voir des dents blanches de jeune loup, surmontant un menton carré et volontaire. Toute la physionomie respirait à la fois l'énergie, la confiance en soi-même, tempérée cependant par la finesse du regard et l'air moqueur des lèvres.

Sans apercevoir Mariette, le gentleman dit avec un fort accent américain à la femme de chambre :

— Prévenez le professeur que je veux passer tout de suite.

Et cela était lancé sur le ton impérieux d'un César commandant une armée.

La servante semblait tout ahurie. Les façons de ce visiteur étaient étranges.

— Mais, monsieur, fit-elle, mon maître est en train de donner une leçon. Je ne peux le déranger maintenant.

Le gentleman ne sourcilla pas :

— Dérangez-le quand même.

La domestique prit la mine d'un Jocrisse décontenancé :

— Je ne peux pas ! Monsieur est avec une duchesse... La duchesse de Salvarini...

— Quand il serait avec une impératrice, il faut qu'il me reçoive de suite... Passez-lui ma carte. Je paierai ce qu'il faudra.

En même temps, il tirait de son portefeuille un billet de banque de cent francs.

— Tenez, voici pour vous.

Il mit le billet dans la main de la domestique.

Celle-ci considéra le gentleman, regarda le billet ; après avoir constaté qu'il n'était pas faux :

— C'est pour moi ? s'écria-t-elle.

— Oui.

Elle devint très pâle. Elle recevait bien quelquefois de petits pourboires, mais jamais on ne lui en avait donné un pareil.

Elle croyait que ces choses-là n'existaient qu'au théâtre. Et là, soudainement, il lui tombait une somme qui représentait deux mois de gages !

Après avoir réfléchi un instant, elle se dit, qu'après tout, étant donné ce qu'elle venait de recevoir, elle pouvait « risquer le paquet » :

— Une seconde, fit-elle, monsieur. Je vais tâcher de vous faire voir M. Resnart.

Elle désigna Mariette et l'institutrice :

— Si toutefois ces dames me le permettent.

Le visiteur se retourna alors, il aperçut les deux femmes :

— Oh ! fit-il ; je n'entendais pas prendre la place de ces dames...

Mais annoncez-moi... Je passerai aussitôt après elles.

Il s'inclina, salua Mariette avec infiniment de correction :

— Excusez-moi, mademoiselle ; je suis pressé... très pressé...

Elle sourit un peu :

— Oh ! je sais...

Il la regarda :

— Comment savez-vous ?

Mais avant qu'elle eût ouvert la bouche, il s'écria :

— Je vous reconnais... Vous êtes une des jeunes filles que j'ai rencontrées le jour où je suis allé au Conservatoire demander M. Resnart... C'est vous qui avez eu l'amabilité de me dire qu'il ne viendrait pas...

— En effet. Et ce jour-là, vous partiez pour Londres...

— D'où j'arrive.

— Vous ne perdez jamais votre temps ?

— Hé, mademoiselle, on a si peu de minutes à vivre qu'il faut bien se dépêcher.

L'Américain accompagna cette phrase d'un petit sourire railleur.

Mariette attendit un instant ; puis elle dit :

— Mon Dieu ! monsieur, puisque vous êtes toujours si pressé, voulez-vous me permettre de vous céder mon tour ?

Il poussa un cri de joie :

— Vous consentiriez !

— Avec le plus grand plaisir.

— Oh ! en vérité, je suis confus... très... Mais la chose que j'ai à dire à ce professeur est si pressante, que j'accepte votre offre.

Et il se mit à remercier Mariette en termes choisis et élégants.

Il n'était plus le Yankee de tout à l'heure, aux manières brusques, au parler impérieux.

Il était redevenu un homme du monde aux manières courtoises, au langage presque raffiné.

Tout à coup, il entendit s'ouvrir et se refermer la porte de la pièce voisine, celle dans laquelle M. Resnart donnait sa leçon.

Ce devait être la femme de chambre qui revenait.

Il reprit son air railleur.

Cette domestique qui, tout à l'heure, affirmait qu'elle ne pouvait déranger son maître, avait enfreint la consigne, sans hésiter. Il constatait qu'en France comme en Amérique, le pouvoir de l'argent s'exerce d'une façon heureuse.

Le piano et la chanteuse, qui s'étaient tus un instant, recommencèrent, l'un de gémir, l'autre de roucouler.

La femme de chambre réapparut, — mais combien rouge !

— Eh bien ? demanda l'Américain.

— Eh bien ! répondit d'un ton piteux la domestique, vous m'avez fait rudement attraper... Monsieur est furieux contre moi !... Il ne vous recevra pas avant trois quarts d'heure.

Mariette crut que le gentleman allait se mettre en colère, tempêter, gesticuler, se livrer à une pantomime furieuse. Il ne devait pas être commode quand tout n'allait pas comme il l'entendait.

A sa grande surprise, l'Américain resta calme. Seules, ses lèvres fines se contractèrent. Dans les yeux brillèrent de courtes flammes joyeuses.

Il tira de son portefeuille un second billet de cent francs qu'il remit à la femme de chambre :

— Vous avez fait la commission... C'est bien... Voici encore pour vous...

Sans prêter plus d'attention à la domestique qui, tout à fait abasourdie

(1) Voir le numéro des 15 novembre, 1^{er} et 15 décembre 1901.

par cette nouvelle libéralité, se retirait, il se tourna vers Mariette :

— Vous avez entendu ce que M. Resnart vient de me faire dire ?

— Oui.

— Eh bien ! dans deux minutes, il sera ici... Et je lui parlerai...

Mariette considérait avec une curiosité sympathique ce jeune homme si différent de ceux qu'elle avait l'habitude de rencontrer. Ce qui lui plaisait surtout, c'était l'air résolu et énergique du gentleman.

Il ne devait pas être comme M. de Fonthanges un esprit critique et indécis, tâtilonnant et craintif. Il devait bien vouloir ce qu'il voulait. Mais, de plus, il possédait, ce que n'ont pas toujours les hommes d'action, une réelle élégance.

L'Américain regardait de façon bizarre la Diane qui, sur la cheminée continuait à viser des animaux absents.

Au bout de quelques secondes, il se retourna de nouveau vers Mariette :

— Mademoiselle, fit-il (et cela était prononcé sur un ton si doux que les paroles avaient la légèreté d'une caresse), êtes-vous peureuse ?

— Non, répondit-elle hardiment.

Elle fixait l'Américain. Il la fixait aussi. Leurs regards se rencontrèrent, francs, clairs, ainsi que des lames d'épée.

Il y eut, entre eux, comme un échange de fluide électrique qui les fit tressaillir. C'étaient deux natures braves, qui se trouvaient face à face, deux natures d'éducation différente, rapprochées par la droiture et la sincérité.

— Alors, puisque vous n'êtes pas peureuse, reprit l'Américain, vous me permettrez d'agir comme je l'entends...

Et, sans plus de façons, il tira de sa poche un revolver.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Mariette.

— Vous allez voir.

Il braqua son arme dans la direction de la cheminée, visa une seconde, et faisant feu, il brisa la tête de la Diane, qui s'abattit cette fois comme si elle avait retourné son arc contre sa propre poitrine.

Mariette poussa un cri. L'institutrice faillit s'évanouir.

L'Américain s'était approché de la statue :

— Oh ! pauvre Diane, fit-il.

Mais, soudain, il poussa un cri de triomphe !

M. Resnart apparaissait.

Le maître avait la barbe et les cheveux blancs. Toutefois, en ce moment, son visage était plus blanc encore que la barbe et les ornements capillaires, très longs, dont la nature l'avait gratifié.

Il bégaya :

— Un coup de revolver?... On a tiré un coup de revolver !

L'Américain s'avança vers le cher maître, et, flegmatiquement :

— Oui, c'est moi qui ai tiré.

M. Resnart le contempla un instant. Il semblait tellement ahuri, il était si pâle que l'Américain ne put s'empêcher de sourire.

— Vous?... Vous ? bégayait le professeur.

Il aperçut la Diane décapitée :

— Ma Diane!... Vous avez brisé ma Diane?...

Il se mit à crier :

— C'est un fou!... Qu'on aille chercher les agents !

Mais, déjà, l'Américain s'était approché :

— Mon cher maître, je ne suis pas un toqué... Seulement, vous ne vouliez pas me recevoir... Je vous ai forcé à venir...

Il gardait son sourire railleur. Et il était d'une impertinence si élégante que Mariette, elle aussi, un peu décontenancée au début, se mordit les lèvres pour ne pas rire.

— Enfin, monsieur, s'écria M. Resnart, qui êtes-vous ?

— M. Tony Smith, un des rois de l'or ! comme vous dites, vous autres Français, lorsque vous parlez de nous. Et je viens, parce que j'ai parié avec un de mes amis que je saurais par cœur, dans deux mois, toute la Walkyrie... J'ai parié cent mille dollars... Il faut que je sache... J'ai demandé quel était le meilleur professeur à Paris... On m'a affirmé que vous étiez le meilleur professeur... Je suis venu... Il faut m'apprendre la Walkyrie... tout de suite... Vous pouvez demander le prix que vous voudrez... Je le donne.

M. Resnart continuait de contempler son interlocuteur, avec un aburissement profond.

Avait-il devant lui un être sensé ou un aliéné ? Jusqu'ici, il avait cru que de telles gens n'existaient que dans les comédies ou dans des drames, héros créés par des écrivains en quête d'excentricités.

Mais il se rappela avoir lu, dans les journaux, des traits extraordinaires de milliardaires américains qui, pour satisfaire leurs fantaisies, ne reculaient devant aucune extravagance.

Il se décida à parler :

— Enfin, monsieur, si, au lieu de vous apprendre la Walkyrie, je vous faisais arrêter ?

Pendant une minute encore, M. Tony Smith ne cessa de pouffer :

— Vous me menacez des gendarmes parce que j'ai brisé une statue?... Mais, monsieur, en Amérique, j'ai fait sauter une maison de six étages parce qu'elle gênait ma vue... J'ai payé la maison six fois ce qu'elle valait... Ensuite, on m'a porté en triomphe.

Il cessa de rire ; et reprenant son air sérieux de *debater* :

— Nous sommes en train de perdre du temps inutilement... En France, tout se passe en conversations. Voyons... Combien vous faut-il pour m'apprendre la Walkyrie ?

M. Resnart restait abasourdi. Ce diable d'homme le démontait.

Il demanda d'un ton hésitant :

— Savez-vous chanter, au moins ?

— Je ne sais rien du tout... Mais j'ai de la voix... Et je veux savoir... Que demandez-vous ? cinquante ? cent mille dollars ?

Très ennuyé, le professeur se gratta le dessus de la tête ; ensuite, il leva les bras vers le plafond :

— Je ne peux rien vous demander... puisque je ne peux rien vous promettre... M'engager à vous apprendre un pareil ouvrage en deux mois ! Si Wagner était là, lui qui ne s'étonnait pas facilement, il serait cependant aussi étonné que moi.

— Enfin, voulez-vous essayer ?

Le maître rejeta en arrière ses longs cheveux bouclés, passa une main dedans, fit quelques pas dans le salon ; puis après avoir réfléchi que s'il ne consentait pas, M. Tony Smith allait peut-être extraire de nouveau son revolver de sa poche et faire feu sur lui-même, il dit, en poussant un profond soupir :

— Soit, essayons.

L'Américain tira un papier de son portefeuille :

— Voici déjà un chèque de dix mille dollars... Je veux commencer demain. A quelle heure ?

— Neuf heures du matin.

— Je serai là.

M. Tony Smith tendit la main au professeur. Il salua d'une façon infiniment gracieuse Mariette qui semblait s'amuser beaucoup.

Puis, avant de partir :

— Votre Diane était bien laide, cher maître... Dans une heure, vous aurez une autre statue... Elle est dans mon hôtel... C'est une Diane chasseresse aussi, mais c'est une pièce unique... On l'attribue à Phidias... A un artiste comme vous, il faut des choses rares.

Et il disparut.

Quand il fut parti, M. Resnart commença seulement à reprendre ses esprits. Tout cela s'était passé si rapidement, l'Américain l'avait tellement stupéfié que, sans la statue qui gisait sur le tapis, brisée en mille morceaux, il se fût demandé s'il n'avait pas été le jouet d'une hallucination.

Il aperçut enfin Mariette :

— Que désirez-vous, mademoiselle ?

La jeune fille lui tendit la lettre de M. Dellerieux.

Quand il l'eut parcourue, M. Resnart dit :

— Très bien... Restez là un peu... J'ai la duchesse de Salvarini qui n'a pas fini de prendre sa leçon. Nous causerons tout à l'heure.

Mais la duchesse, en entendant le coup de feu, s'était évanouie. Elle ne revint à elle qu'à la vue du professeur. Dès qu'il lui eut raconté l'incident, elle déclara qu'elle était trop bouleversée pour pouvoir continuer de chanter. Elle préférait en rester là aujourd'hui.

(A suivre.)

AUGUSTE GERMAIN.



« OUI, C'EST MOI QUI AI TIRÉ ! » (Page 15, col. 1.)



NOS GRANDS CONCOURS

I

Concours d'Honneur (résultats)

(Voir le numéro du 1^{er} octobre 1901).

Ce concours d'honneur dont le prix consistait dans :

La Robe et le Chapeau de Femina

(robe signée Ney sœurs) n'était ouvert qu'à celles de nos lectrices qui avaient déjà obtenu un prix ou une mention soit dans nos concours bimensuels de 1 à 19 (inclus), soit dans nos concours hors série (littérature, musique, peinture), soit dans nos concours de photographie (baigneuses et pêcheuses).

Cent soixante-deux concurrentes, c'est-à-dire le quart environ de celles qui étaient qualifiées ont participé à ce concours, et nous considérons que c'est là un très beau résultat, car les sujets proposés étaient au nombre de trois et se rattachant à des ordres d'idées très différents, ce qui rendait le concours assez difficile. Rappelons enfin que, pour chacun des trois sujets, il a été affecté à chaque concurrente un certain nombre de points de 1 à 20, et que le classement en conséquence a été fait d'après le nombre total de points obtenus par chacune dans l'ensemble du concours.

A. Premier sujet (solution).

Débrouillez.

Trois sujets pris dans trois numéros de Femina avaient été dessinés l'un sur l'autre. Il fallait les dégager un par un sur papier calque et rechercher dans la collection de Femina le numéro où se trouvait chaque dessin.



Concours d'Honneur. — PREMIER SUJET (solution).

N. B. — Il a été tenu compte pour l'attribution des points de ce sujet non seulement de la solution, mais aussi de la façon dont elle a été présentée.

B. Deuxième sujet (résultat).

Quelle est votre héroïne ?

Quelle est parmi les femmes françaises, célèbres par leurs vertus ou leurs talents, celle qui offre à votre imagination une sorte de type idéal, auquel il vous plairait de ressembler ?

Ce sujet a été traité d'une façon très intéressante par la plupart des concurrentes. Nous publierons d'ailleurs dans notre prochain numéro, la place nous faisant défaut aujourd'hui, la composition de celle qui a été classée première de cette catégorie, avec la note 18, et qui s'est d'ailleurs trouvée en même temps la gagnante du concours.

A titre de renseignement d nature à intéresser toutes nos lectrices, nous donnons ici le nom des femmes célèbres qui ont obtenu le plus grand nombre de suffrages auprès de nos correspondantes. Ce sont M^{me} de Savigny qui vient en tête de liste avec seize suffrages, puis Jeanne d'Arc, M^{me} Roland, George Sand, Sarah Bernhardt, M^{me} de Staël, M^{me} Récamier, Madeleine Lemaire, M^{me} Alphonse Daudet, M^{me} Elisabeth, M^{me} de Sombreuil, Marie Leczińska, sainte Clotilde, Charlotte Corday, l'Impératrice de Russie, sainte Agnès, Blanche de Castille, M^{me} Ampère, M^{me} M chelet, la Miliobran, Marguerite d'Angoulême, Rosa Bonheur, Eugénie de Guérin, Jane Candide, etc.

C. Troisième sujet.

Les Costumes historiques.

Il s'agissait de donner la date exacte de la mise en usage des neuf costumes historiques, que reproduisait notre illustration. Voici quelle était la réponse à cette question.

1 — 1550 ; 2 — 1810 ; 3 — 1440 ; 4 — 1830 ; 5 — 900 ; 6 — 1700 ; 7 — 1150 ; 8 — 1350 ; 9 — 700 av. J.-Ch.

Nous avons eu pour ce sujet peu de résultats absolument conformes à la solution exacte. Toutefois, il y a eu quelques bonnes réponses qui ont donné sinon toutes les dates exactes, du moins des dates très voisines de celles indiquées ci-dessus.

Classement.

La gagnante de la Robe et du Chapeau de « Femina » est M^{me} LA LIEUTENANT-COLONELLE AUBIN, 21 rue de la Viewarde, à Valenciennes (Nord), qui sous le pseudonyme de GUFFS avait remporté le prix du concours bimensuel, n^o 19. Mme Aubin a obtenu les notes suivantes : 15 (premier sujet) ; 18 (deuxième sujet) et 15 (troisième sujet), soit au total 48 points.

Nous publierons dans notre prochain numéro la composition littéraire : « Quelle est votre héroïne ? » de Mme Aubin, à la disposition de qui nous tenons le bon qui l'accréditera auprès de *Mesdemoiselles Ney sœurs*, 24, rue du Quatre-Septembre.

Viennent ensuite par ordre de classement : M^{me} J. Gauthier, 22, rue Saint-Yves, à Brest, 46 points ; M^{lle} Marie-Louise Pellemeulle, 190, rue J.-J.-Rousseau, Paris, 45 points ; M^{lle} Marie Malleux, 29, rue Saint-Louis, à Vernon, 44 points ; M^{me} Grandjourn, 44 points ; M^{lle} Suzanne Lithé (Suzie), 85, avenue des Ternes, Paris, 44 points ; M^{lle} Combet, à Bédarieux, 44 points ; M^{me} A. Bonnel (Semendria), 44 points ; M^{me} Venturillon, 43 points ; M^{me} Ricaud, 43 points ; Bruyère Rose, 42 points ; M^{me} Rouilly, 41 points ; M^{lle} Louise Minard, Nevers,

41 points ; M^{me} Stevenin, 41 points ; M^{me} P.-L. Tolmer, 41 points ; M^{lle} Suzanne Minard, Nevers, 40 points ; M^{lle} Suzanne de Laportière, 40 points ; M^{lle} Florine de Beugny, 40 points.

A ces dix-sept concurrentes qui ont obtenu au moins 40 points, nous offrons, comme souvenir, une de nos plus belles primes.

Nos Concours bimensuels

Concours n^o 26 (résultat)

Les femmes célèbres.

C'était un véritable travail de patience dont nos abonnées se sont tirées à merveille, puisque sur les 1415 solutions que nous avons reçues, 218 sont justes et complètes, et 543 justes mais incomplètes. Le reste, soit 654, présente des erreurs.

Les douze noms qu'il fallait déchiffrer étaient :

Latone. — Ève. — Déjazet. — (Rosa) Bonheur. — Pomaré. — (M^{me}) Roland. — Vénus. — Dulcinée. — (Ste) Cécile. — Béjart. — Thalie. — (Jane) Grey.

Après tirage au sort, M^{me} la comtesse Paul Ginoux de Ternon, château de Gâtines, par Issé (Loire-Inférieure), gagne le bon de cent francs de marchandises à prendre chez Henry, à la Pensee, 5, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris.

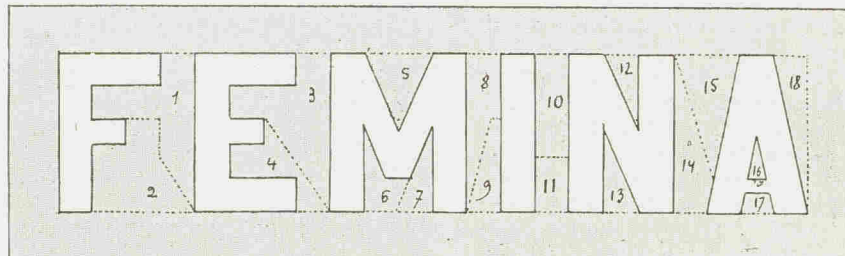
M^{lle} Jeanne Barlieru, 23, rue de Maubeuge, Paris, gagne une paire de boucles d'oreilles et un lot de 12 morceaux de musique.

M^{me} Lasbre, château de Lamothe, Brout-Vernet (Allier), une paire de boucles d'oreille.

Enfin cent concurrentes dont nous publierons le nom dans le prochain numéro ont acquis le droit de participer à notre prochain concours d'honneur.

Concours n^o 27 (résultat)

Un nom à trouver.



Concours n^o 27. — UN NOM A TROUVER (solution).

En rejoignant des petits morceaux de papier noir, il s'agissait de faire apparaître sur un fond de couleur un nom bien connu de nos lectrices. Un grand nombre d'entre elles nous ont envoyé des solutions, mais très peu sont conformes au dessin que nous reproduisons ci-dessous et le classement s'est effectué sans difficulté.

M^{lle} Jeanne Bimbenet, La Parpillaudrie, Cour Cheverny (Loir-et-Cher) gagne le bon de cinquante francs de marchandises à prendre à la verrerie Salviati, 16, avenue de l'Opéra, à Paris.

M^{me} Bonnel à Toul, gagne notre pendentif et un lot de 12 morceaux de musique.

M^{me} François à Périgueux, gagne à son choix notre pendentif ou un lot de 12 morceaux de musique.

Viennent ensuite qualifiées par le concours d'honneur :

M^{me} S. Campardon. — Blanche Turco. — M. A. Taret. — R. d'Arnouville. — Jane Barrière. — Cécile d'Ozor. — Louise Tissu. — Berthe Souchet. — E. Maubert. — Iris rose. — M. Gellé. — Marie Guillou. — M. Picol. — Nada. — F. Berard. — M^{me} P. Lannes. — Hélène Ghika.

Les autres solutions au nombre de 243, tout à fait insuffisantes pour que nous nommions leurs auteurs.

Concours n^o 32 (nouveau)

(Réserve à nos seules abonnées).

Deux mots.

Les lettres qui sont enchevêtrées dans notre dessin composent en réalité, lorsqu'elles sont mises dans l'ordre voulu, les deux mots très simples d'une formule qui, à dater d'aujourd'hui et pendant quelque temps encore va être dite et redite par toutes les bouches et entendues par toutes les oreilles. Nos abonnées devront s'ingénier à les dégager une à une et à recomposer ensuite les deux mots.

Nous recevrons les solutions jusqu'au 20 janvier, les résultats seront publiés dans notre numéro du 15 février.

1^{er} prix : Un service à thé, la nappe et six serviettes broderie roumaine soie mauve de deux tons renaissée d'or, sur toile du pays tissée à la main. Travail d'une grande finesse, exécuté par les dames de l'Abeille de Bucarest. (Nos abonnées savent que l'Abeille est une société s'occupant de mettre en vente les travaux exécutés par des femmes du monde frappées de revers de fortune), valeur 100 fr.

2^e prix : Un coffret veloutin et une paire boucles d'oreilles.

3^e prix : Une paire boucles d'oreilles. Ces objets choisis parmi les plus jolis composant la liste de nos primes.

(Voir la figure à la page XII des annonces).

Concours n^o 33 (nouveau)

(Pour toutes nos lectrices).

Bébés

Il ne s'agit pas d'amener à Femina une longue théorie de bébés que l'on ferait déhler devant un jury de médecins ou d'artistes. Nous demandons simplement à nos lectrices de nous faire parvenir la photographie d'un bébé, parent ou ami, particulièrement chéri, et nous donnerons des prix moins aux photographies représentant les bébés les plus jolis, ils seront tous charmants nous en sommes certains, qu'à celles donnant un bébé dont l'habillement, la pose, la mine seront le plus curieuses ou le plus drôles : c'est pourquoi nous demandons plutôt des instantanés pris dans un cadre d'aimable intimité, que la pose toujours un peu raide prise chez les photographes professionnels.

Les envois seront reçus jusqu'au 20 janvier et résultats publiés dans le numéro du 15 février. Nous nous réservons bien entendu de reproduire dans Femina, s'il y a lieu, les photographies primées ainsi que le petit nom du bébé qui doit être inscrit au dos des épreuves envoyées.

1^{er} prix : Un col et parements pour jaquette d'enfant en dentelle Renaissance (exécutés par les dames de l'Abeille), valeur 50 fr.

2^e prix : Une collection de Femina 1901 brochée.

3^e prix : Notre pendentif.

N. B. Pendant les quinze jours qui suivront la publication des résultats nous retournerons les photographies envoyées, à leurs auteurs ou possesseurs contre réception de 0 fr. 30 en timbres-poste.

D-tacher le bon à la page XII des annonces.

Femina

chez les grandes couturières
et les grandes modistes



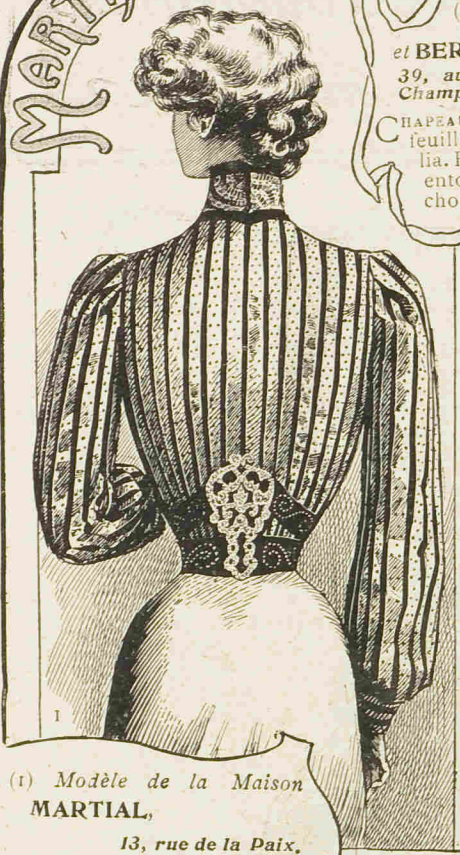
ROBE d'intérieur. Devant formé d'un tablier de tulle avec bandes piquées de mousseline de soie, incrustée au bas de dentelles blanches parsemées de nœuds noirs. Sur le devant du corsage, nœuds de velours bleu clair, la ceinture et la jupe en taffetas blanc et velours noir, la jupe incrustée de Chantilly blanc et noir.

ROBE de soirée, velours rose incrusté de dentelle et velours noir avec dentelles pailletés nacre, le devant en tulle Chantilly blanc, ceinture drap d'argent, décolleté de dentelle.

MANTEAU satin crème et velours saumon; les manches en satin avec velours et dentelle, revers brodés sur le satin, application de dentelle sur le velours, la bordure et le col en fourrure.

Modèles de la Maison BEER, 7, Place Vendôme

MARTIAL



(1) Modèle de la Maison MARTIAL, 13, rue de la Paix.

CHEMISSETTE blanche à pois noirs, rayures satin noir. Col de dentelle écru bordée de tiffetas noir. Ceinture caoutchouc noir cloutée d'acier.

(2) Modèle de la Maison DECOSSAYE et BERNARDEL, 39, avenue des Champs-Élysées.

CHAPEAU à fond de feuillage de camélia. Rubans de satin blanc entourant la calotte avec chou et camélia. Camélias de côté et dentelle drapée sur fond de tulle blanc. Dessous de tulle blanc.



Decossaye

LEWIS

(4) Modèle de la Maison LEWIS, 16, rue Royale, entrées 422, rue Saint-Honoré.

GRAND chapeau rond blanc et or, garni de plumes.



VALENTINE

(3) Modèle de la Maison VALENTINE, 12, rue Royale, Paris.

CHAPEAU de tulle blanc, tout le fond est couvert d'un treillage de perles fines. Ruban de velours noir et paradis blanc. Dessous froncé de tulle blanc avec chou de velours noir.



MAISON REBOUCH



(5) Modèle de la Maison REBOUCH, 40, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

CHAPEAU de mousseline de soie blanche brodée or. Cabochon de velours brodé or. Grande plume blanche.

(6) Modèle de la Maison REBOUCH, 40, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

CHAPEAU de mousseline de soie bleu pâle recouvert de dentelle, rubans de velours autour de la calotte. Plume bleue sur le côté.





FIG. 1.
Modèle de la Maison LEWIS,
16, rue Royale, entrée
422, rue Saint-Honoré.

CHAPEAU en tulle uni
blanc plissé et drapé.
Dessous en tulle blanc
lamé d'or. Calot en
plate entourée de ve-
lours noir. Cabochon
de perles fines, rete-
nant une plume blan-
che frisée.

FIG. 3.
Modèle de la Mai-
son LEWIS,
16, rue Royale,
entrée 422,
rue Saint-
Honoré.

CHAPEAU en tulle
noir, pailleté
de jais. Fond en-
touré d'une étroite
bande de zibeline.
Plumes blanches
autour de la ca-
lotte, et en dessous
de la passe du côté
gauche.

FIG. 2.
Modèle de la Maison
DŒUILLET,
18, place Vendôme.

ROBE de drap gris clair, forme
genre princesse; dentelles
grises brodées de chenilles ton sur
ton. Jupe ourlée d'un bord de zibe-
line. Corsage composé d'un
boléro brodé comme la jupe.
(Toilette portée par M^{lle}
Darty, 2^e acte du Maître
de Forges.)

FIG. 4.
Modèle de la Maison
DŒUILLET,
18, place Ven-
dôme.

ROBE de mousseli-
ne de soie rose,
garnie de filer très
fin, brodé de dessins,
en chis de paillettes
d'argent. Corsage
orné d'une herbe de
dentelle d'applica-
tion avec col empie-
cement en guipure
crème. Manche de
mousseline de soie
incrustée de guipure.
(Toilette portée par
M^{lle} Darty, 3^e acte du
Maître de Forges.)

3
AU THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN
Reprise du « Maître de Forges »

CETTE reprise du *Maître de Forges*, un peu critiquée par quelques-uns, a du moins été un triomphe pour la beauté et l'élégance de nos jolies artistes. Parmi elles il faut citer M^{lle} Gilda Darty dont on a fort remarqué les ravissantes toilettes, d'un goût si correct et si raffiné. C'est au théâtre que nous rencontrons presque toujours les plus jolis modèles; là que nous pouvons puiser nos plus heureuses inspirations; au bois, aux courses même, les toilettes sont perdues, écrasées dans la foule, au théâtre elles nous apparaissent dans toute leur fraîcheur et leur éclat.



FIG. 1.
TOILETTE de réception en drap rose et guipure blanche ornée de velours noir formant dessin.

FIG. 3.
COSTUME tailleur en drap garni de velours et orné de piqûres.

FIG. 4.
COSTUME tailleur en drap mélangé, col et poignets de velours, gilet de panne cachemire.



FIG. 2.
ROBE de velours bleu, grande jaquette avec pli rond de chaque côté du devant bordé de fourrure. Brandebourgs bleu vert et or. Grandes poches garnies des mêmes brandebourgs. Manches plissées jusqu'au coude, bordées de fourrures et garnies de deux volants de dentelle d'Alençon. Jupe unie.



FIG. 5.
TOILETTE pour dame d'un certain âge en mousseline violette, voile d'un tulle pointillé par trois points d'or avec trois volants formant boléro. Jupe mousseline plissée avec incrustation de dentelle au bord: nœuds de mousseline avec pans plissés, décolleté, ceinture velours.

Les femmes arrivées à leur août, qui souvent encore sont charmantes, mais dont la raison réclame des costumes plus sérieux que ceux des toutes jeunes femmes occupées au désir d'être admirées, trouveront dans cette page des toilettes à leur intention.

Les formes sont à peu près les mêmes, les jupes un peu moins collantes, et les tailles moins accusées pour celles qui n'ont pas eu le bonheur de rester sveltes. Elles éviteront bien entendu les formes trop compliquées, trop excentriques. La grande jaquette Louis XV par exemple ne peut être portée que par une femme restée mince et conservant une allure jeune.

Peu de franfreluches, de garnitures, à peine un soupçon de belle dentelle vraie, simplicité plus apparente que réelle, car elle est largement compensée par la richesse des tissus employés: velours, brocarts, satins épais.

TOILETTES DE VILLE ET D'INTÉRIEUR



POUR VOTRE FÊTE

Tempo moderato *mf*

CHANT

PIANO

de vous envoie, ô mignon.

rit

net-te, C'est un pe-tit cadeau vrai-ment — U-ne chanson pour vo-tre fê-te Hum-ble cadeau d'un pauvre a-mant l'an-

rall *rit*

rais vou-lu d'un di-a-me Vous fai-re l'en-voi pré-ci-eux, Ma chanson vous di-ra bien mieux Que je vous ai

mf

me Pour vo-tre fê-te, ô mignon-net-te, Le cœur fer-vent je fais des

rit

vœux — Pour que tou-jours che-re co-quet-te De bon-heur ray-on-nent vos yeux Pour que vos jours soient faits de roses, Non

femina

de lar-mes, mais de bai-sers. Et que vos dé-sirs soient ber-cés, De rê-ves re- ses.

rall *rit* *p* *rit*

J'ai fait ces vers, ô mignon-net-te, Comme on fait de simples bouquets; - Peut-être hé-las pour vous, co-

mf

-quet-te, Ne sont-ils pas as-sez co-quets? Si j'a-vais eu l'or des or-fèvres, J'en au-rai fait de fins bi-joux, Mais

rit *p* *rit*

sur-eux du moins, à ge-noux J'ai mis mes le-vres Quand vous re-ce-vrez, mignon-

rall *rit* *mf* *p* *rit*

-net-te, Cet-te chan-son, ce pe-tit rien, Pen-séz que pour vous je l'ai fai-te Et qu'u-ne larme e-l-le con-tient; Pen-

rit *p* *rit*

-sez sur-tout, ma chère en-core, Qu'en ce pe-tit cadeau vra-ment J'ai mis mon cœur, mon cœur ai-mant Qui vous a-do-re!

rall *rit* *p* *rit*